

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- | | |
|---|---|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> Coloured pages/
Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> Pages damaged/
Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/
Le titre de couverture manque | <input type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> Pages detached/
Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input type="checkbox"/> Showthrough/
Transparence |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> Bound with other material/
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure | <input type="checkbox"/> Only edition available/
Seule édition disponible |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible. |
| <input type="checkbox"/> Additional comments: /
Commentaires supplémentaires | Pagination continue. |

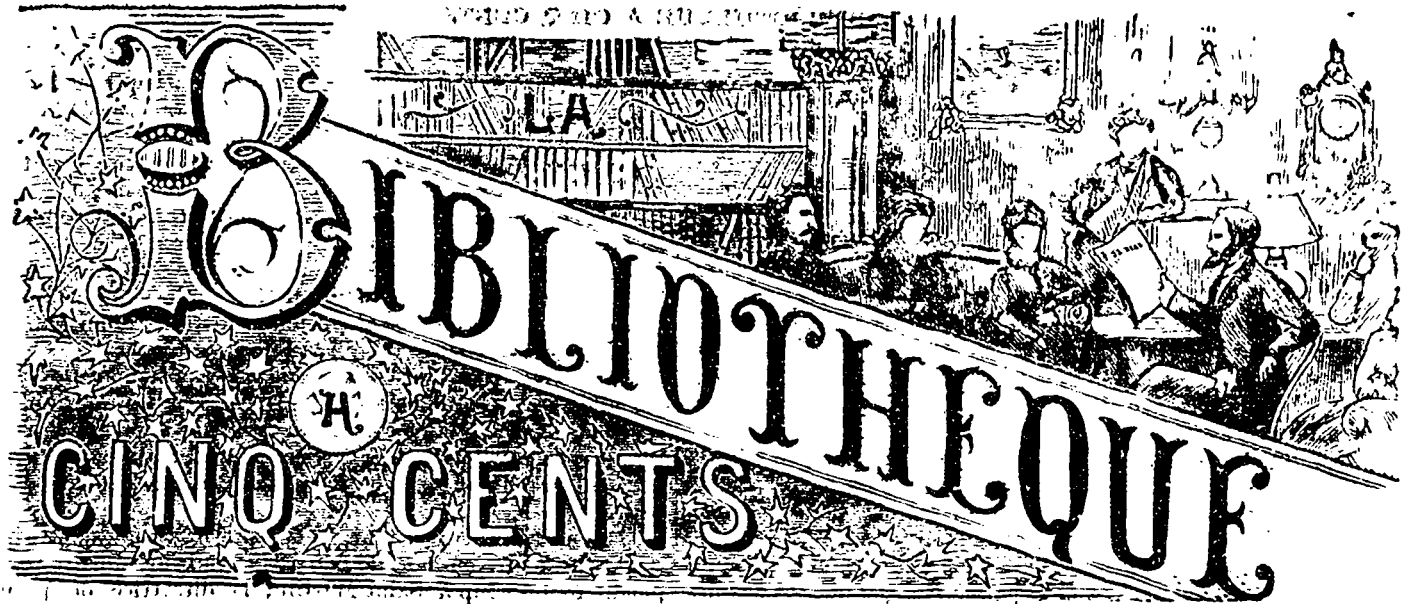
This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

WORLD OF THE A...

BIBLIOTHEQUE

CINO CENTS



Publié par Fournier, Bédarride & Co., 1540, rue Notre-Dame

Vol. II { PAR AN \$2.50 } MONTREAL, 24 MARS 1887 { UN NUMERO 5 CENTS } No. 25

LE BUREAU DE POSTE DE SAINT-MARTIN-LES-MONTS



Est-ce que je n'aurais pas l'honneur de parler à madame la marquise de....

Le Bureau de Poste de Saint-Martin-les-Monts

I

MADAME CHERVIS.

Certaines fonctions, par les qualités et le dévouement qu'elles exigent, par les services dont elles sont la modeste récompense, méritent toutes les sympathies et tous les respects ; ce sont celles qui, considérées comme des faveurs gouvernementales, sont accordées à d'anciens serviteurs du pays ou à leurs familles. Quelques-uns de ces emplois sont attribués à des femmes (chose si rare dans la société actuelle !) et particulièrement ceux de directrices des postes.

La directrice des postes, presque toujours veuve, ou fille, ou proche parente d'un officier de terre ou de mer, ou d'un fonctionnaire de l'ordre civil, mort au service de l'État, a donc souvent connu de meilleurs jours, et sa position officielle ne peut l'empêcher quelquefois de faire d'assez pénibles rapprochements entre le présent et le passé. Non pas que ses devoirs soient bien fatigants, ils exigent plus d'attentions et d'assiduité que d'activité et d'initiative ; mais les habitudes de ponctualité qu'ils imposent, le peu de ressources qu'offre parfois l'obscur bourgade où se trouve la direction, la responsabilité qui pèse sur une femme souvent inexpérimentée en matière d'administration, obligent la directrice des postes à mener une vie retirée, sédentaire, qui peut produire le dégoût et la mélancolie.

Ainsi toutes, heureusement, ne sont pas confinées dans des bourgades perdues, où elles doivent renoncer à la fréquentation du monde poli et délicat ; toutes n'ont pas à regretter les prospérités d'un passé brillant, toutes enfin, ne sont pas disposées à prendre au tragique les inconvénients de leur emploi. Quelques-uns même, fières de l'influence que cet emploi leur procure dans des localités où elles ne voient personne au-dessus d'elles, sont de véritables reines au petit pied, et ne donneraient pas leur bureau pour tous les diamants du Brésil et toutes les splendeurs d'une princesse orientale.

C'était à cette catégorie de directrices glorieuses et satisfaites qu'avait appartenu longtemps madame Chervis, directrice des postes à Saint-Martin-les-Monts, dans le département des Basses-Alpes.

Il semblait pourtant que cette résidence n'eût rien de fort enviable. Saint-Martin était tout simplement un gros bourg, d'une soixantaine de feux, situé au pied d'un de ces embranchements de montagnes, dont le mont Visir est le point culminant, et il ne contenait qu'un petit nombre de maisons bourgeoises. Excepté en été, où il trouve un peu d'animation dans le retour des montagnards qui émigrent pendant une partie de l'année, et dans le passage de ces immenses troupeaux, appelés troupeaux *transhumants*, c'est un endroit assez triste, remarquable seulement par sa magnifique situation entre la montagne et la plaine. Mais aux yeux de madame Chervis, assez indifférente pour les beautés pittoresques, il avait d'autres avantages.

D'abord, dans ce pays, abondant en poisson, en gibier et en bétail, la vie n'était pas chère, et la directrice, tout en se nourrissant d'une manière confortable, pouvait réaliser chaque année quelques économies sur ses modiques appointements. D'autre part, si la bourgeoisie manquait à Saint-Martin même, il se trouvait dans le voisinage bon nombre de maisons de campagne, habitées pendant la belle saison par des riches familles ; et la directrice des postes du ressort ne manquait pas d'être bien accueillie dans ces maisons hospitalières. Pas une assemblée, pas une fête n'avait lieu à trois lieues à la ronde, que madame Chervis n'y fût invitée ; tous les égards, tous les honneurs étaient pour elle.

À Saint-Martin même, elle jouissait d'une influence considérable. Quoiqu'elle fût un peu esprit fort, elle se tenait dans les meilleurs termes avec son curé, et elle était première dame de charité, présidente du bureau de bienfaisance. M. le maire

de Saint-Martin (un ancien marchand de bestiaux) ne faisait pas une proposition à son conseil municipal qu'il n'eût préalablement consulté madame Chervis, et rien ne se décidait sans l'approbation de cette reine bureaucratique dans l'auguste assemblée. Le brigadier de gendarmerie ne passait jamais au près d'elle sans lui adresser le salut militaire ; le percepteur, en toute occasion, lui prodiguait les compliments les plus galants, les plus empouillés. Enfin la population entière de Saint-Martin avait entendu M. le sous-préfet, qui s'était arrêté un moment au bourg en faisant sa tournée dans l'arrondissement, l'appeler gracieusement "sa chère madame Chervis".

Après avoir passé successivement par les positions inférieures, elle avait enfin obtenu la direction de Saint-Martin qu'elle occupait depuis six années ; et l'on pouvait supposer qu'elle terminerait paisiblement sa carrière administrative dans cette bourgade où elle avait acquis tant de privilèges et tant d'autorité.

Il n'en était rien pourtant. À l'époque où remonte cette histoire, c'est-à-dire au mois de mai 184*, un bruit sinistre se répandit tout à coup à Saint-Martin ; la directrice des postes d'une ville voisine venait de mourir, et madame Chervis, ou plutôt "madame", comme disaient les gens du pays, avait demandé la place devenue vacante.

D'abord on refusait de croire à la possibilité du fait :

"Si madame voulait de l'avancement, madame en aurait, car le gouvernement n'avait rien à lui refuser. Mais où serait elle mieux qu'à Saint-Martin ? où l'aimerait-on, où l'estimerait-on davantage ? et puis, qu'allait devenir le pays quand elle n'y serait plus ?"

Comme ces propos circulaient dans le bourg et dans les trois ou quatre villages dépendant du même bureau de poste, plusieurs amis de madame Chervis se décidèrent à s'adresser directement à elle pour apprendre la vérité. La bonne dame prit une mise discrète et répondit d'un ton mystérieux que "rien n'était encore décidé ; mais que si l'administration centrale croyait lui devoir de l'avancement en récompense de ses loyaux et signalés services, elle, madame Chervis, était trop attachée à ses devoirs pour ne pas obéir à ses chefs".

Cette réponse, comme on le voit, confirmait plutôt qu'elle ne détruisait les funestes rumeurs ; cependant on doutait encore, quand, quelques jours plus tard, éclata la nouvelle néfaste, et positive cette fois : madame était nommée au bureau de D***, madame allait partir ; une autre directrice était envoyée à Saint-Martin et allait arriver sans délai.

Bien que l'on tint le fait des deux piétons, et de la factrice, qui était en même temps la femme de confiance de madame Chervis, des incrédules crurent devoir encore recourir à madame Chervis elle-même. Il n'était que trop vrai ; on disposait déjà la maison pour recevoir la nouvelle directrice ; et l'ancienne, malgré sa réserve, ne pouvait dissimuler la joie que lui causait ce changement où elle devait trouver une augmentation de quatre à cinq cents francs par année.

On eût dit ce jour-là qu'un voile noir était étendu sur Saint-Martin ; la population paraissait frappée de consternation. Les deux piétons avaient les traits bouleversés ; la factrice n'avait pas livré dans le village une lettre qui ne fût arrosée de ses larmes. On vit successivement arriver au bureau de poste le curé, le maire, les adjoints, puis les dames de la localité, tout ce qui, à un titre quelconque, se croyait en droit de témoigner ses regrets. Aux lamentations et aux instances de ces personnages, madame Chervis répondait d'un ton hypocrite :

— Je suis la très-humble servante de l'administration, mes bons amis de Saint-Martin doivent faire comme moi, se résigner à ce qu'on ne peut empêcher. Du reste, nous n'en sommes pas à nous dire adieu ; je resterai encore trois ou quatre jours ici pour installer madame Arnaud qui doit me succéder. Madame Arnaud arrive ce soir avec un homme âgé, son père ou son parent, qui l'accompagne en voyage. C'est un bien aimable dame que madame Arnaud ! Je ne la connais pas et je ne sais pas si elle est jeune ou vieille, grande

ou petite, spirituelle ou sottise ; j'ignore aussi d'où elle vient, car je n'ai jamais vu son nom dans l'Annuaire. Mais elle m'a écrit une fort jolie lettre pour me prévenir de son arrivée, me demander mes bons offices, et elle annonce qu'elle s'arrangera de tous les meubles que je ne veux pas emporter à D***. Enfin, ce soir, Planchet, le courrier, nous l'amènera dans la voiture aux dépêches, et nous saurons si vous perdrez ou si vous gagnerez au change... Sans doute elle n'aura pas de peine à me faire oublier !

Les assistants protestèrent, comme bien on peut croire, contre ces sentiments de modestie assez peu sincères :

Enfin la factrice, qui cumulait ses fonctions de distributrice de lettres avec celle de cuisinière privée de madame Chervis, s'était hâtée, après l'accomplissement de ses devoirs journaliers, d'essuyer ses yeux rouges et de mettre de côté la boîte professionnelle, pour prendre un tablier blanc. Retirée dans sa cuisine, elle faisait un grand bruit de casseroles et ses travaux répandaient un fumet délicieux dans tout Saint-Martin-les-Monts.

Mais ce fut surtout à l'heure où la voiture de Planchet devait arriver, que l'attention générale parut vivement excitée. Les travailleurs des champs étaient rentrés beaucoup plus tôt qu'à l'ordinaire. Des groupes se formaient dans la rue habituellement silencieuse et solitaire. Il n'était pas une lucarne où n'apparût une figure animée par la curiosité, et les regards ne se détournèrent plus de la route poussiéreuse qui serpentait dans le lointain au-dessus du village.

Enfin, au moment où sept heures sonnaient à l'horloge félée de l'église paroissiale, un point noir apparut à l'entrée du défilé et bientôt une sorte de patache, traînée par quatre chevaux, se montra distinctement sur la ligne grise du grand chemin. On ne pouvait entendre le bruit des roues et les claquements de fouet à cette distance ; mais il était visible que la voiture allait fort vite et que peu d'instants plus tard elle ferait son entrée dans le bourg.

Aussitôt un cri vola de bouche en bouche :

—Voilà Planchet !... Voilà la nouvelle madame !

Les cous se tendirent et quelques curieux, plus ardents, commencèrent à s'assembler devant la demeure de madame Chervis, demeure fort remarquable à sa boîte aux lettres et à son enseigne qui portait en gros caractères : *Direction des postes*. Déjà les deux piétons revêtus de leur blouse bleue à parements rouges, coiffés de leur casquette cirée à cocarde, étaient rangés comme une garde d'honneur de chaque côté de la porte. La factrice elle-même avançait la tête à la fenêtre de la cuisine, bien que son rôti menaçât de brûler. Tous les gamins du village, pieds nus et mal mouchés, se réunissaient en multitude autour de l'endroit où la voiture devait s'arrêter.

Bientôt un grand bruit de roues et de ferraille retentit sur le pavé raboteux. La vieille patache, qui depuis dix ans servait à transporter les dépêches, avait ce jour-là les allures rapides d'une chaise de poste. Planchet, assis sur le devant de la machine, faisait claquer son fouet avec une vigueur et une constance extraordinaires ; il voulait ainsi célébrer l'arrivée triomphante de sa nouvelle maîtresse.

A ce signal bien connu, madame Chervis elle-même se montra sur le devant de sa porte où elle rencontra M. le maire qui arrivait. On se salua cérémonieusement, mais les compliments furent courts ; on regardait ; le moment était solennel.

Madame Chervis était alors âgée de quarante cinq à cinquante ans et peut-être n'avait-elle jamais été jolie ; dans tous les cas, sa figure, au teint couperose, au nez proéminent, aux yeux enfoncés, ne présentait plus aucune trace de beauté. En revanche, elle était grande et dans la circonstance actuelle son maintien avait une dignité plus imposante encore que d'habitude. Par-dessus sa robe de taffetas noir, elle portait le fameux châle prétendu de l'Inde, dont nous avons parlé. Malgré la haute taille de madame, ce maître châle l'enveloppait depuis la nuque jusqu'aux talons et même un peu plus bas, car la pointe balayait la terre. En revanche, elle n'avait pas jugé à propos de mettre le chapeau à plumes dont la célébrité

égalait presque celle du cachemire. Ses boucles de cheveux gris avaient pour encadrement un bonnet de gaze, orné lui-même d'autant de fleurs jaunes, vertes, écarlates, qu'il en pouvait porter ; c'était le bonnet qu'elle mettait aux diners de cérémonie.

Ainsi parée et drapée, madame Chervis conservait une immobilité majestueuse ; et à la voir dans cette pompeuse tenue, assisté de M. le maire et flanqué des deux facteurs en uniforme, il était impossible de ne pas éprouver une sorte de saisissement qui ressemblait à du respect... Du moins telle était l'impression des polissons, des paysans en sabots, et des filles bras nus, qui formaient la galerie.

Enfin pourtant la voiture vint s'arrêter, comme d'elle-même, devant la maison. Planchet, gros homme à rouge trogne, après avoir annoncé son arrivée par une dernière ritournelle de coups de fouet, laissa tomber les rênes sur la croupe des chevaux et fit ses dispositions pour sauter à bas de son siège. En même temps les deux piétons s'empressaient de caler les roues qui, sur ce terrain en pente, pouvaient avoir la velléité de poursuivre leur route en dépit de l'atelage.

Planchet dit à la directrice d'une voix enrouée, mais d'un ton de belle humeur :

—Ah ! madame Chervis, je suis un peu en retard ce soir... Ma foi ! vous arrangerez la chose avec la dame que je vous amène, et la poste n'y perdra rien, j'imagine.

Et il s'avança pour ouvrir la portière.

Madame Chervis ne répondit pas, peut-être même n'avait-elle pas entendu l'excuse du voiturier ; elle ne songeait qu'à la voyageuse encore invisible, et la curiosité la rendait indifférente à tout le reste.

Cependant, lorsque Planchet eut ouvert la portière, on put reconnaître qu'il y avait en effet dans la voiture deux personnes : un homme d'une soixantaine d'années, dont le costume de voyage avait un caractère de distinction remarquable, et une femme en deuil dont un voile de crêpe cachait le visage.

Le vieillard descendit d'abord, avec l'aide du conducteur. Ses traits étaient nobles, ses manières pleines de dignité et de douceur ; un ruban multicolore, en forme de rosette, ornait sa boutonnière ; on devinait enfin au premier coup d'œil un personnage qui avait toujours vécu dans la société choisie. Du reste, il ne donna pas aux curieux le temps de l'observer, car à peine eut-il mis pied à terre qu'il se retourna pour offrir la main à la dame qui descendait à son tour.

Tout ce que l'on pouvait voir encore de madame Arnaud, c'était qu'elle était grande, svelte, qu'elle avait une taille charmante, et que ses mouvements décelaient une souplesse gracieuse ; mais son chapeau noir et son voile empêchaient d'apprécier ses traits.

—Bah ! pensait charitablement madame Chervis, la taille ne signifie rien... Je gagerais qu'elle est vieille et laide.

Mais cette opinion ne tarda pas à recevoir un éclatant démenti. A peine la voyageuse fut-elle à terre qu'elle leva son voile et promena autour d'elle un regard étonné.

Jamais plus belle et touchante physionomie n'était apparue aux bons habitants de Saint-Martin.

Madame Arnaud avait vingt-cinq ou vingt-six ans environ, bien que ses traits annonçassent la gravité et la raison mûre d'un âge plus avancé. Des bandeaux d'un noir brillant encadraient sa charmante figure, encore un peu pâle et en dépit du léger incarnat que l'émotion appelait en ce moment sur ses joues. Son œil, plein d'éclat, était voilé par des paupières aux longs cils. Enfin, malgré la simple robe de laine dont la nouvelle directrice était revêtue, il y avait dans toute sa personne une élégance modeste, une assurance pudique et en même temps je ne sais quoi de triste et de contenu qui excitait la sympathie.

La pauvre jeune femme, en tombant ainsi tout à coup au milieu de cette foule indiscreète, paraissait fort embarrassée et ne savait trop quelle contenance garder. Comme elle se rapprochait timidement du vieillard qui lui servait de mentor, le voiturier lui dit de son ton le plus respectueux :

— Nous sommes à Saint-Martin, madame la directrice, et voici madame Chervis, M. le maire et toute la poste qui viennent au-devant de vous.

La voyageuse releva la tête, et pendant que son compagnon s'occupait de faire décharger les malles et les paquets, elle se tourna vers madame Chervis avec l'intention évidente de lui adresser la parole.

Madame Chervis était bonne femme au fond, malgré ses légers ridicules ; touchée de l'embarras de la nouvelle directrice, elle s'avança vers elle, lui prit les deux mains et lui dit d'un ton de protection amicale :

— Madame Arnaud, n'est ce pas ? Enchantée de vous voir, madame, et soyez la bienvenue à Saint-Martin... Vous permettez ? (Et elle l'embrassa). Oui, je vous le répète, soyez la bienvenue, quoique vous paraissiez bien jeune, et peut-être bien inexpérimentée pour remplir les fonctions auxquelles vous êtes appelée !

Madame Arnaud répondit à demi-voix qu'elle avait compté sur l'obligeance de madame Chervis pour lui expliquer ses nouveaux devoirs.

Et vous avez ou raison, chère petite ; quand même notre inspecteur ne m'aurait pas chargée positivement de vous mettre au courant des affaires du bureau, je n'aurais pas manqué d'assister une camarade de tout mon pouvoir. Mais nous causerons de cela dans un autre moment... Songeons d'abord au plus pressé.

Puis, élevant la voix, elle dit d'un ton de commandement :

— Le service avant tout, monsieur Planchet ; apportez le sac des dépêches dans le bureau, et vous partirez aussitôt que j'aurai signé votre feuille... Vous, Jacques Dumoulin, continua-t-elle en s'adressant à l'un des piétons, vous allez prendre les effets de madame Arnaud et vous les mettrez dans la chambre où elle doit coucher ; Pierre Faucheux (le second piéton) portera les autres bagages à l'auberge du *Rou-René*, où j'ai retenu un logement pour le père de madame...

— M. de Bernay est seulement mon oncle, répondit doucement la jeune femme, quoiqu'il ait pour moi la tendresse et le dévouement d'un père.

— Oncle ou père, peu importe ! reprit la dame de la poste ; M. de Bernay, puisque c'est ainsi que s'appelle votre parent, me fera toujours bien le plaisir de partager un peu plus tard notre modeste dîner ? En attendant, il est libre d'aller jusqu'à l'auberge prendre possession de son logement... J'aurais voulu lui offrir aussi une chambre, mais notre maison est si petite !

M. de Bernay trouvait peut-être qu'on disposait trop librement de sa personne ; toutefois un léger clignement d'œil témoigna seul de l'impression qu'avaient pu produire sur lui les manières un peu despotiques de madame Chervis. Il accepta l'invitation, remercia poliment, et après avoir dit tout bas quelques mots à sa nièce, il suivit Faucheux qui s'était chargé du sac de nuit composant tout son bagage.

— Venez, ma petite, dit-elle en prenant le bras de sa compagne, vous devez avoir besoin de repos, et vous ne serez pas fâchée de connaître votre chambre avant le dîner... Pour moi, je vais bien vite expédier Planchet, car le maudit ivrogne pourrait se trouver en retard, et il ne manquerait pas de rejeter sur nous ses infractions au service.

Elle fit entrer madame Arnaud dans la maison, traversa une espèce de vestibule où le public était admis, puis une pièce qui servait à la fois de salon, de salle à manger et de bureau, et enfin elle introduisit son hôtesse dans une chambre modestement meublée, presque pauvre, mais d'une exquise propreté. Les malles et les paquets de madame Arnaud s'y trouvaient déjà.

— Voilà où vous coucherez en attendant que je vous cède la grande chambre et que je parte pour ma nouvelle résidence, reprit madame Chervis, je n'ai rien négligé pour que vous fussiez ici comme une princesse...

Que de remerciements ne vous dois-je pas, mon excellente dame ! reprit la voyageuse d'un air attendri, si vous saviez...

— Bon, bon, je vous laisse, interrompit la directrice ; Planchet m'attend.

Et elle sortit aussitôt.

Quand madame Arnaud fut seule, elle promena lentement son regard sur le lit de merisier, dépourvu de rideaux, sur le plancher nu, sur la commode ternie, sur les chaises de paille, sur la cheminée garnie de tasses dorées et de pommes rouges en guises d'ornements. A la suite de cette examen muet, elle se jeta sur un siège, et, cachant son visage dans ses mains, elle se mit à pleurer.

Madame Chervis rentra, après s'être acquittée de ses devoirs ordinaires, et elle trouva son hôtesse encore tout en larmes.

— Vous pleurez, ma chère ? demanda-t-elle avec étonnement.

La jeune femme tressaillit et s'empressa d'essuyer ses yeux.

— Pardonnez-moi, madame, dit-elle d'une voix étouffée, des réflexions et des souvenirs dont je ne suis pas maîtresse... Et puis j'ai perdu depuis si peu de temps un mari qui était mon orgueil et ma joie !

Madame Chervis prit à son tour une mine dolente :

— Oui, oui, je connais cela, dit-elle en poussant un de ses grands soupis ; voilà comme j'étais longtemps encore après la mort de mon pauvre Chervis... Mais il faut savoir se résigner, mon enfant. Vous êtes dans un beau et bon pays, habité par des braves gens ; vous avez un excellent bureau, et celui de D***, que l'on m'accorde à titre d'avancement, ne le vaudra peut-être pas. A Saint-Martin vous serez choyée et fêtée, chez le bourgeois comme chez le paysan, si vous savez vous y prendre. Tout ceci est fort à considérer, et vous n'avez pas sujet de vous laisser aller au chagrin.

Peut-être ces raisons n'étaient pas de celles qui pouvaient agir efficacement sur la nouvelle directrice des postes ; néanmoins madame Arnaud tint compte à la consolatrice de ses intentions, et elle dit avec effort :

— Je vous remercie, madame, de vos bonnes paroles. En effet, j'aurais tort de murmurer contre la Providence ; après le coup qui m'a frappée, la vie calme et solitaire que je vais mener ici est ce qui peut le mieux me convenir. Sans doute ma tristesse s'usera, mes regrets s'adouciront. Eh bien ! madame ; ajouta-t-elle en s'efforçant de sourire, voilà qui est fini... Oubliez ce moment de faiblesse, qui ne se renouvellera plus, je l'espère... Avec votre permission, je vais mettre un peu d'ordre à ma toilette, car j'aurais honte de paraître à votre table dans ce costume poudreux ; excusez-moi donc pour un instant encore. Et puis, pas un mot de ce que vous venez de voir, je vous en conjure, devant M. de Bernay, l'excellent parent, le digne ami qui m'a prise sous sa protection. Il faut qu'il me croient tranquille et heureuse, bien qu'il sache mieux que personne quels motifs j'aurais de n'être ni l'un ni l'autre !

Madame Chervis lui adressa encore quelques mots encourageants et courut jeter un coup d'œil à la cuisine.

Quand elle traversa la salle où M. le maire tournait ses pouces en attendant qu'on se mit à table, elle lui dit d'un ton moitié bienveillant, moitié railleur :

— C'est un petit ange tout confit en mignardise. Ça vous a l'air de n'avoir vécu que de parfums, de fleurs et de chants d'oiseaux... Mais, bon Dieu ! comment ira le service de la poste, avec tout cela ?

II

LE DINER DE LA DIRECTRICE

Quelques instants plus tard, toute la compagnie était réunie pour le dîner dans le bureau de madame Chervis.

Or, en ce moment, le bureau avait perdu sa physionomie administrative si sèche et si froide, pour prendre un air de fête. Casiers et secrétaire disparaissaient sous des piles d'assiettes, des rangées de bouteilles. Au centre de la salle, une table carrée et massive, recouverte d'une nappe bien blanche, était chargée d'un repas substantiel, et quatre bougies, à défaut de lampes, éclairaient le festin. L'argenterie de madame Chervis laissait beaucoup à désirer, les verres n'étaient pas en cristal, et les serviettes pouvaient paraître un peu rudes à des citadins, mais somme toute, le dîner était appétissant, offert avec cordialité, et il ne pouvait déplaire à des voyageurs fatigués.

Cependant ni l'oncle ni la nièce ne faisaient honneur à la bonne chère. M. de Bernay, qui venait d'arriver de son auberge, avait mis du linge blanc et soigneusement effacé sur sa personne toute trace de voyage. Madame Arnaud, de son côté, bien qu'elle eût encore la même robe noire, avait remplacé son chapeau de crêpe par un bonnet de tulle qui laissait voir en partie sa magnifique chevelure, et elle semblait aussi parée que le comportait son costume de deuil. Néanmoins, nous le répétons, ni l'un ni l'autre ne tenait compte des instances de madame Chervis. Le vieillard, tout en remerciant avec politesse et en vantant le goût exquis de chaque mets, rendait ses assiettes à moitié pleines, et madame Arnaud, s'excusant sur la fatigue, ne touchait pas à ce qu'on lui servait.

En revanche, M. le maire et madame Chervis elle-même montraient le plus rassurant appétit. Jacques Dumoulin, qui avait sollicité l'honneur de servir à table dans cette circonstance solennelle, et qui, soit dit en passant, s'acquittait assez mal de ses fonctions, était constamment occupé de changer leurs assiettes et de remplir leurs verres. Le verre de M. le maire surtout allait incessamment de la table à sa bouche. On se souvient en effet que le vin délicat offert par la directrice à ses hôtes provenait de la cave de l'éminent fonctionnaire, et sans doute celui-ci ne croyait pas nécessaire de mettre beaucoup de discrétion à user de son propre bien.

L'oncle et la nièce ne parlaient guère plus qu'ils ne mangeaient. Parfois la jeune femme affectait de l'enjouement, mais c'était une gaieté triste, étudiée, qui faisait mal. M. de Bernay l'observait à la dérobée, et une douloureuse préoccupation semblait peser sur lui comme sur elle. Cependant ils étaient toujours à la conversation, ils avaient toujours un mot poli ou gracieux à répondre quand on les interpellait directement.

M. le maire, entre le premier et le second service, avait bien essayé de glisser quelques mots sur les belles apparences de la prochaine récolte, sur le prix des bestiaux au dernier marché, et enfin sur le procès qu'il soutenait contre une commune voisine au sujet de certains paturages, mais madame Chervis lui avait promptement coupé la parole. C'était madame Chervis qui tenait à peu près seule le dé de la conversation, et la bonne dame ne cédait pas volontiers un pareil avantage. Sa voix dominait donc toutes les autres, et plus le dîner avançait, plus elle s'exprimait avec chaleur et volubilité.

Elle était en train de faire l'éloge de ses fonctions de directrice des postes, ce qui, avec le panégyrique de feu Chervis, était un de ses thèmes de prédilection, et elle prenait tant de plaisir à s'écouter parler, qu'elle n'entendit pas s'ouvrir la porte extérieure de la maison ; presque aussitôt une voix timide demanda par le guichet " s'il n'y avait pas de lettre pour Jeanne Marsais "

Madame Chervis s'interrompit au milieu d'une période et dit au facteur d'un ton de colère :

—A quoi pensez-vous donc, Jacques, de n'avoir pas mis le verrou à la porte de la rue ? on ne nous laissera pas un instant de repos.

Puis elle demanda tout haut, sans se déranger, à la personne inconnue :

—Qui êtes-vous ? que voulez-vous ?

—Je suis Jeanne Marsais, madame Chervis, répliqua la voix timide, et je viens voir si le courrier de ce soir n'aurait pas apporté de lettre pour moi.

—Je n'en sais rien ; les paquets ne sont pas défaits encore... Vous n'avez donc pas lu la pancarte qui est près de la boîte aux lettres ? Le bureau est fermé à cinq heures... attendez à demain.

—Cependant, madame...

—Il suffit ; revenez demain quand le bureau sera ouvert, si vous n'aimez mieux attendre l'heure de la distribution.

Et la directrice se servit une aile de poulet.

La personne invisible poussa une espèce de gémissement, mais elle n'insista pas et se retira en fermant doucement la porte.

Il y eut un moment de silence embarrassé ; M. de Bernay

et sa nièce ne paraissaient pas approuver cette rigidité administrative.

Madame Arnaud reprit enfin :

—Qui donc est cette femme, madame Chervis ?

—Une pauvre veuve qui a eu bien de la peine à élever ses enfants et dont la fille est menacée de devenir poitrinaire. La lettre qu'elle attend est de son fils aîné, ouvrier fumiste à Paris ; il lui envoie de temps en temps de légers secours... Mais dans notre position, ma chère, il ne faut pas trop écouter son cœur ; sans cela on n'aurait le temps ni de manger, ni de boire, ni de dormir. Vous ne sauriez croire combien les gens de ce pays sont importuns, et M. le maire est là pour le dire... Aussi ai-je pris le parti de fermer rigoureusement ma porte aux heures où le règlement m'y autorise... Vous faites sans doute comme moi, petite ?

—Je ne sais pas encore comment on doit faire, répliqua la jeune femme en souriant ; je croyais vous avoir dit déjà que j'étais fort novice dans l'administration, et que je n'avais jamais exercé les fonctions de directrice des postes jusqu'à ce jour.

—Comment ! est-ce possible ? s'écria madame Chervis dont le visage s'empourpra et qui laissa tomber le morceau qu'elle portait à sa bouche ; vous débutez dans l'administration des postes et vous obtenez, comme ça, de prime-abord, un bureau de distribution, tel que celui-ci un bureau qui rapporte douze cents francs, sans compter les gratifications ? Vous êtes bien heureuse, vous, ou vous êtes joliment protégée... Pour moi, avant de venir ici, j'ai été obligée de végéter pendant plusieurs années dans des bureaux inférieurs avec des appointements misérables ; si j'ai obtenu de l'avancement, c'est que mon inspecteur n'avait pas eu à relever une seule faute dans ma comptabilité... Mais j'ai dit et je répète qu'il y a des personnes qui ont fièrement du bonheur !

Madame Arnaud paraissait tout interdite. Comme elle se taisait, M. de Bernay répondit pour elle que " si l'administration centrale avait accordé quelques privilèges à madame Arnaud, les services exceptionnels de feu son mari avaient peut-être justifié de pareilles faveurs "

Mais cette explication ne calma nullement la vieille directrice.

—Des services ! répliqua-t-elle, et quels services ce M. Arnaud a-t-il pu rendre qui l'emportent sur ceux de mon pauvre Chervis ? Qu'était-il donc, ce monsieur ? un fonctionnaire, sans doute, et un civil encore ?... Mon mari, à moi, était capitaine, monsieur, ou du moins il allait le devenir, et il avait vingt ans de service, et il était décoré, et il est mort au *champ d'honneur*. Que voulez-vous de plus ? Et pourtant j'ai passé plusieurs années dans de pauvres bureaux de *reception* avant d'arriver à Saint-Martin... Ah ! vous avez été chaudement appuyée, ma chère, et je voudrais bien connaître ceux qui vous protègent ainsi !

—Je n'ai eu pourtant d'autres protecteurs, répliqua madame Arnaud avec émotion, que mon digne oncle, ici présent.

—Quoi ! c'est vous qui avez un tel crédit à la direction générale ? reprit madame Chervis en regardant fixement le vieillard ; vous devriez bien m'appuyer aussi ! Diantre ! vous n'y allez pas de main morte.

—Madame Chervis, répliqua M. de Bernay poliment, a trop d'expérience, elle a rendu trop de services à son administration pour avoir besoin de recommandation d'aucune sorte.

Ce compliment, peut-être un peu ironique, rendit à la directrice sa bonne humeur.

—Allons ! dit-elle en riant, votre crédit est épuisé, sans doute, et vous m'avez gentiment doré la pilule... Eh bien ! s'il faut l'avouer, je sais fort bien me pousser moi-même et obtenir justice. Un jour, il n'y a pas longtemps de cela, je crus avoir à me plaindre d'un passe-droit ; j'écrivis, pas de réponse. Alors je ne fis ni une ni deux, je demandai un congé de huit jours à mon inspecteur et je partis pour Paris. En arrivant là-bas, je pris à peine la temps de mettre mon chapeau et mon chapeau à plumes, je me fis indiquer l'hôtel de la direction générale et je m'empressai de m'y rendre. Il y avait dans un salon beaucoup de monde qui attendait, et un vieil huissier

on habit noir voulut me renvoyer ; mais il avait bien trouvé sa niaise pour se laisser éconduire ! Je ne bougeai pas, et quand l'huissier entra pour prendre des ordres, je me glissai derrière lui dans le cabinet de M. le directeur général... Il y eut bien d'abord quelques pourparlers à cause de mon procédé ; mais j'y étais, j'y restai et j'exposai mes griefs. M. le directeur général me donna gain de cause, et aussitôt je cours dans les bureaux pour faire expédier mon affaire. Il fallait voir comme je traitai ces messieurs qui m'avaient refusé justice !... Ils s'en souviendront de la directrice de Saint-Martinles-Monts, et le vieil huissier aussi ! Je vous les rembarrai !... Le soir même je remontais en voiture, sans même jeter un regard sur cette belle ville de Paris, que je ne connaissais pas, et trois jours après j'étais de retour ici, où je remplissais mes devoirs avec la régularité ordinaire... Allez, ma chère enfant, je ne m'endors pas et je sais m'aider moi-même dans l'occasion ; immitez-moi et vous ne vous en trouverez pas mal.

Par forme de péroraison, elle avala un verre de vin du Rhône ; le récit de ses prouesses avait appelé sur ses joues une rougeur guerrière, et elle se redressait comme avait dû faire défunt Chervis en racontant une de ses batailles.

M. de Bernay la félicitait en souriant de son énergie et de sa décision, quand une voix nouvelle s'éleva derrière le guichet et demanda si le courrier était arrivé.

La directrice se retourna furieuse.

—Encore ! s'écria-t-elle ; il n'y a donc pas moyen d'être tranquille un moment ? Pourquoi laisse-t-on entrer malgré mes ordres ?

Puis elle ajouta très-haut et résolument :

—Je n'y suis pas... le bureau est fermé ; revenez demain.

Mais Jacques Dumoulin, qui avait introduit le visiteur, s'approcha d'elle et lui dit :

—Madame, c'est M. Charles ; le domestique de la Bastide-Vialard ; il vient demander s'il n'y aurait pas de journaux et de lettres pour la famille de Vaublanc.

La directrice reconnut en effet par le guichet un domestique en livrée, dont la casquette à large galon d'or reluisait dans l'ombre ; changeant de ton tout à coup, elle reprit gracieusement :

—Ah ! s'il s'agit de la Bastide-Vialard et de la famille de Vaublanc, c'est une autre affaire... Attendez, Charles, je vais voir.

Elle se lava de table, ouvrit un grand sac de cuir, et en tira plusieurs paquets de lettres et de journaux qu'elle se mit à compulser rapidement.

M. de Bernay lui dit à demi-voix avec son accent un peu ironique :

—Je pensais, madame Chervis, que vous ne vous dérangiez pour personne ?

—On est bien obligé à certains égards... J'ai été plusieurs fois invitée à la Bastide-Vialard, une superbe habitation située à un quart de lieue d'ici, et j'ai toujours été parfaitement accueillie par le comte de Vaublanc et par ses dames... Il faut ménager des gens aussi honorables.

—Des gens de marque et de considération, ajouta M. le maire d'un air pénétré.

Madame Chervis, après avoir cherché pendant quelques instants, revint au guichet.

—Voici, dit-elle, le *Journal des Modes* pour madame la comtesse, et le *Journal des Demoiselles* pour mademoiselle Emma ; j'espère qu'elles se portent bien l'une et l'autre. Présentez-leur mes compliments, je vous prie, et dites-leur que je compte avoir l'honneur de leur rendre visite avant mon départ... Voici encore cinq lettres pour M. le comte, et... je crois que c'est tout.

Le domestique promit de s'acquitter de la commission ; au moment de se retirer, il ajouta :

—J'oubliais... Depuis deux jours, M. le baron de Puyssieux, ami de M. le comte, se trouve à la Bastide-Vialard n'y aurait-il pas aussi quelque lettre à son adresse ?

—M. le baron de Puyssieux, reprit la directrice qui feuilleta

de nouveau ses dépêches avec empressement ; le voilà donc revenu ?

—Puyssieux ! murmura M. de Bernay à son tour en regardant la jeune femme.

Celle-ci répondit seulement par un sourire empreint d'une sorte de résignation.

—Il est singulier, reprit madame Chervis, que M. le baron soit arrivé à la Bastide sans que je l'aie vu passer. J'ai bien examiné ces jours derniers tous les voyageurs de Planchot, et il ne s'y trouvait pas la moindre figure de baron.

—Il est arrivé à la Bastide par la route d'en bus, madame Chervis, et il était dans une chaise de poste.

—De poste ! répéta le maire.

Il leva les yeux au ciel, poussa un soupir et avala un verre de son vin.

L'oncle et la nièce se taisaient toujours, mais ils étaient profondément attentifs.

Enfin madame Chervis trouva dans ses paquets une large lettre à cachet armorié.

—A monsieur le baron Robert de Puyssieux, à la BASTIDE-VIALARD, lut-elle avec difficulté ; n'est-ce pas cela, monsieur Charles ?

—Oui, oui, madame, répliqua le domestique en tendant la main pour recevoir la lettre.

Mais madame Chervis ne la livra pas encore ; après l'avoir retournée plusieurs fois d'un air d'hésitation, elle murmura :

—Hum ! je ne serais pas surprise qu'elle pesât un gramme ou deux de plus que ne porte le tarif... voilà ce qui résulte de leurs épaisses enveloppes et de leurs cachets de cire... Mais puisqu'on ne l'a pas surtaxée à Paris d'où elle vient, pourquoi me montrerais-je plus sévère ?

Elle apposa prestement sur la lettre le timbre d'arrivée, et la remit au domestique en lui renouvelant ses compliments pour les dames de la Bastide.

Charles paya le port, salua et partit.

Pendant que la directrice était ainsi occupée, M. de Bernay se pencha vers sa nièce :

—Robert de Puyssieux ! murmura-t-il ; n'est-ce pas cet individu dont vous m'avez parlé jadis ? Il serait étrange qu'il se trouvât dans ce pays perdu !

La jeune femme secoua la tête.

—Que nous importe ? dit-elle avec tranquillité.

M. de Bernay allait ajouter quelques mots, quand madame Chervis, qui, après le départ du domestique, avait continué d'examiner ses dépêches, s'avança tenant à la main une grosse lettre sur papier gris, pliée d'une façon barbare, et dont la suscription paraissait à peu près indéchiffrable.

Jacques, dit-elle au piéton, je viens de trouver ceci pour la Jeanne Marsais... Cette lettre est sans doute impatientement attendue par cette malheureuse femme... Portez-lui bien vite ce chiffon de papier ; en votre absence je donnerai des assiettes s'il le faut, et... Attendez... la pauvre enfant malade doit avoir sa part de notre festin.

Elle prit sur le plat une aile de poulet, l'enveloppa dans un morceau de papier blanc et la remit à Jacques en ajoutant :

—Ceci est pour Suzette.

—Tiens ! répliqua le piéton avec une brusque franchise, vous envoyez du poulet à cette petite, mais êtes-vous sûre qu'elle ait du pain ? Dans cette maison-là, voyez-vous, on jeûne toute la semaine et on ne mange pas le dimanche.

—Allons ! vous prendrez quelques crôtes à la cuisine... Et puis, comme il faut tout prévoir, si la Jeanne Marsais était aussi gênée que vous le dites, avancez-lui une pièce de cinq francs sur le mandat qui est sans doute reconfirmé dans la lettre et que je payerai demain matin.

—Mais, madame, si la lettre ne contenait pas de mandat ?

—Eh bien ! eh bien ! je vous rembourserai votre avance, répliqua la directrice avec colère. Ah ça ! Jacques, il me semble que vous devriez raisonner ! Je n'aime pas cela, vous le savez, et sans doute madame Arnaud ne l'aime pas plus que moi.

Avant qu'elle eût achevé sa mercuriale, Dumoulin était en route pour porter la lettre à Jeanne Marsais.

— Ah ! madame, dit la jeune directrice avec émotion, vous êtes bonne et charitable.

— Bonne, je n'en sais rien, dit madame Chervis en revenant s'asseoir à table ; et, si je l'étais, je me garderais bien de le laisser voir. Souvenez-vous de ceci, mon enfant : dans notre emploi, il ne faut pas passer pour être bonne, ou nous trouverons autour de nous une foule de gens prêts à en abuser... Mais laissons cela et achevons notre dîner... Ma bonté, comme vous appelez cela, est cause que nous allons manger froid, et Thérèse, qui est à la cuisine, serait capable de se percer le cœur avec sa lardoire si elle apprendait cet accident.

Le repas continua donc sur nouveaux frais ; M. le maire et la directrice prouvèrent que cette pause n'avait fait qu'augmenter leur appétit.

Comme l'on apportait le dessert, M. de Bernay demanda en affectant un air d'indifférence :

— Parlez-moi donc, madame Chervis, de cette famille de Vaublanc qui habite le voisinage ; il me semble avoir connu autrefois quelqu'un de ce nom.

— Le comte de Vaublanc, propriétaire actuel de la Bastide-Vialard, est un riche particulier de bonne famille, qui s'occupe de grandes entreprises et de spéculations sur les chemins de fer. Il s'est rendu acquéreur de la Bastide depuis quelques années, et il n'en s'en éloigne guère... Il n'est personne ici dont la correspondance soit plus active... A certains jours j'ai dix à douze lettres pour lui, de toutes dimensions, et de tous pays... Aussi donne-t-il des étrennes au facteur ! C'est le meilleur client de Jacques Dumoulin qui est chargé du canton de la Bastide.

— Mais, madame, interrompit M. de Bernay, si le comte de Vaublanc est si occupé de hautes spéculations, comment vient-il s'enterrer au fond d'une province ?

— C'est justement dans cette province que le retiennent de grands intérêts. D'abord il a une part dans l'entreprise d'un tunnel qui dépend du chemin de fer de***, en voie d'exécution. Puis on parle d'une nouvelle voie ferrée qui pénétrerait en Italie par la Corniche, et dont les ingénieurs sont en train d'étudier le tracé. M. de Vaublanc est parvenu à former, parmi les propriétaires du pays, une compagnie dont il sera le chef et qui essayera de se rendre adjudicataire de ce chemin. Il voit donc beaucoup de monde et on vient de fort loin pour lui parler. Cette affluence de visiteurs à la Bastide paraît être fort du goût de madame la comtesse, qui est encore jeune, et assez jolie, et qui parfois s'ennuie à périr dans sa magnifique habitation. Quant à mademoiselle Emma, c'est une charmante personne, pas fière, douce comme un ange, quoique peut-être un peu romanesque... Mais je vous ferai faire connaissance avec la mère et la fille, madame Arnaud ; vous m'accompagneriez quand j'irai prendre congé d'elles, et je vous présenterai. C'est une maison fort agréable et où vous serez reçue à merveille.

— Avec votre permission, madame, répliqua péremptoirement la jeune femme, je n'aspirerai jamais à l'honneur d'y être admise. Je compte vivre ici dans la retraite la plus absolue.

— Il faudra bien pourtant, répliqua madame Chervis avec étonnement que vous fassiez visite aux notables habitants du pays ?

— Je visiterai M. le maire, ici présent, dont j'ai pu apprécier déjà la simple bonhomie, M. le curé, et les deux ou trois familles bourgeoises qui habitent le bourg de Saint-Martin. Quant aux maisons plus opulentes du voisinage, tout en rendant à leurs habitants les services qui dépendront de moi, je désire m'abstenir de toutes relations avec eux.

Vous êtes bien fière ou bien modeste, madame Arnaud, répliqua madame Chervis en clignant des yeux ; cependant une directrice des postes peut marcher de pair avec n'importe quelle dame. Enfin, vous agirez à votre guise. Il y a du bon dans le parti que vous allez prendre, quoiqu'on ne sache jamais

qui peut vous servir et surtout vous desservir... On a tant de ménagements à garder !

Mais la nouvelle directrice fit un geste d'obstination, comme si elle eût pris une décision invariable sur ce point. M. de Bernay continua :

— Eh bien ! et ce baron de Puyzieux, madame Chervis, n'avez-vous aucun renseignement sur son compte ?

— Je sais peu de chose monsieur. Il est pourtant déjà venu passer quelques jours, l'année dernière, chez M. de Vaublanc. C'est un de ces beaux messieurs de Paris qui spéculent sur les chemins de fer... Mais attendez ; je crois à présent me souvenir que déjà, l'été dernier, ses assiduités à la Bastide avaient fait jaser dans le pays... Oui, on était allé jusqu'à dire qu'il aspirait à la main de mademoiselle Emma.

— Quelle audace ! murmura madame Arnaud.

Mais elle prononça ces mots si bas que son oncle put seulement les deviner au mouvement de ses lèvres.

M. de Bernay reprit avec sang-froid :

— Allons ! décidément je ne connais pas ce M. de Puyzieux, non plus que les personnes dont il est l'hôte en ce moment... Mais, pardon, madame Chervis, ma pauvre nièce paraît très-fatiguée ; et moi-même j'éprouve le besoin de prendre du repos. Permettez-nous donc de nous retirer, en vous remerciant de votre gracieuse hospitalité.

Madame Chervis, bien qu'elle achevât à peine de siroter son café, sentit qu'elle ne devait pas retenir les voyageurs. Comme la nuit était fort noire, elle dit à Jacques Dumoulin, qui venait de rentrer, de prendre un falot pour conduire M. de Bernay à l'auberge.

Au moment de partir, M. de Bernay s'approcha de sa nièce et lui donna un baiser sur le front :

— Du courage ! Valérie, lui dit-il à voix basse ; j'espérais que vous jouiriez ici de cette tranquillité qui vous est si nécessaire après tant de souffrances, et je commence à craindre...

— Ne craignez rien, mon oncle, murmura madame Arnaud ; ce calme dont j'ai besoin, je le trouverai sûrement dans ma conscience... En attendant, soyez béni pour les secours et les consolations que vous m'avez donnés dans cette crise... Bonne nuit et à demain.

Elle lui serra la main et lui sourit, puis elle entra dans la pièce voisine avec madame Chervis, qui faisait les honneurs de la maison.

Au bout d'un moment madame Chervis revint seule dans le bureau où M. le maire, son chapeau à la main, se disposait au départ.

— Encore un moment, mon cher maire, dit-elle en se jetant sur un siège ; vous prendrez bien un petit verre de chartreuse avec moi ?... Mais que dites-vous de votre nouvelle directrice.

— Ah ! s'écria M. le maire avec un transport qu'on ne pouvait attendre de son âge et de son flegme ordinaire, elle est jolie... jolie, jolie !

— Bon ! répliqua madame Chervis avec humeur, voilà comment vous êtes, vous autres hommes, vous ne voyez que la beauté... Pour moi, j'ai grand'peur que l'administration des postes n'ait pas fait là une fameuse emplette, et que votre jolie directrice ne soit rien de plus qu'une... affliction.

— Une quoi ? demanda le fonctionnaire, en ouvrant des yeux énormes.

— Ensuite, ajouta madame Chervis, qui remplît distraitement le verre d'une liqueur limpide et dorée, je me trompe peut-être... Cette femme-là paraît savoir fort bien dire, non quand il le faut... Attendez...

III

LES SURPRISES DE MADAME CHERVIS

Le lendemain matin, à l'heure où s'ouvrait habituellement le bureau de poste, la population de Saint-Martin put voir les deux directrices, l'ancienne et la nouvelle, le passé et l'avenir, assises fraternellement derrière le guichet et travaillant en commun à l'expédition des affaires.

Les restes du festin de la veille avaient disparu ; le bureau avait repris son aspect morose ; cependant un beau soleil de

printemps entrant par la fenêtre jetait un rayon doré sur le mobilier poudreux et refrogné de ce sanctuaire administratif.

Madame Chervis n'avait plus son costume de cérémonie ; revêtue d'une vieille robe de matin, qui faisait ressortir sa taille longue et maigre et ses épaules pointues, coiffée d'un bonnet de nuit par-dessous lequel on entrevoyait ses papillotes de papier à journal, des lunettes sur le nez, elle conservait son air majestueux, mais elle n'avait rien d'avenant.

Madame Arnaud, au contraire, déjà corsetée, chaussée, ses beaux cheveux soigneusement lissés sur le front, paraissait plus charmante encore que la veille sous sa modeste robe de laine noire. Accoudée devant un registre, dans une posture gracieuse elle se redressait chaque fois qu'un visiteur se présentait, et elle devenait attentive.

Même contraste entre les manières des deux directrices ; tandis que madame Chervis, bonne femme au fond, pronait ce ton sec, bref, souvent impérieux, des bureaucrates de tous les pays, sa compagne s'exprimait avec une douceur, une aménité qui devaient lui gagner tous les suffrages.

Déjà madame Chervis avait présenté officiellement à la nouvelle directrice le personnel de la poste aux lettres de Saint-Martin. C'était d'abord Jacques Dumoulin, que nous connaissons : Jacques, grand garçon de trente ans, bien découplé, beau parleur, ayant reçu un commencement d'instruction dans une école communale, passait pour être la coqueluche du beau sexe du voisinage ; il était chargé du service de la plaine, que madame Chervis appelait le *canton Sud*, et la chronique scandaleuse accusait Jacques de s'attarder parfois dans ses tournées pour conter fleurette aux jolies filles que le hasard amenait sur sa route.

Le *canton Nord* était réservé à l'autre piéton, Pierre Fauchoux, dit Pied-Bot, ou le messager *Boiteux*, ou même simplement le Boiteux. Fauchoux, comme l'indiquait un de ces surnoms, avait un pied-bot, ce qui ne l'empêchait pas de faire chaque jour six grandes lieues dans les montagnes, et de se montrer infatigable de l'une et de l'autre jambe. Il était petit, trapu, et avait la tête enfoncée dans les épaules. On le rencontrait sans cesse par vaux et par chemins, son sac suspendu au cou et son bâton de cormier retenu au poignet par une attache de cuir. On soupçonnait, non sans raison, Pierre Fauchoux d'avoir un certain faible pour la bouteille, et on lui trouvait souvent la face enluminée quand il rentrait de ses courses. On lui reprochait encore de ne pas être bien ferré sur la lecture et de recourir parfois au premier venu pour lire une adresse prétendue mal écrite ; cependant, comme Fauchoux n'avait jamais commis d'erreur grave, comme il était complaisant et serviable, on passait volontiers sur ces défauts et on les mettait charitablement sur le compte de l'imperfection humaine.

Du reste, à Saint-Martin-les-Monts, le titre de facteur ou plutôt de factrice n'appartenait réellement qu'à Thérèse Jacquinet, connue dans le pays sous le nom de *Thérèse de la poste*. Thérèse était le premier aide de camp, le bras droit, l'*alter ego* de madame Chervis ; elle assistait la directrice, comme nous l'avons vu, à la cuisine aussi bien qu'au bureau. Humble et douce avec sa maîtresse, elle avait un air déterminé lorsque, chargée de sa boîte, elle arpentait l'unique rue du bourg. Elle savait relancer vertement ceux qui lui adressaient des questions saugrenues, et en parlant de l'administration des postes, elle disait *nous*. Du reste, elle était active, intelligente, d'une probité à toute épreuve. Avant d'être agréée comme factrice en titre de Saint-Martin, elle avait servi chez une vieille dame du voisinage qui lui avait appris à lire, à écrire, et lui avait laissé en mourant une petite rente. Thérèse, à la rigueur, eût pu vivre de son revenu ; mais elle ne manquait pas d'ambition, et elle avait été tentée par les honneurs d'une fonction publique. Aussi s'était-elle attachée à madame Chervis, et elle avait acquis peu à peu une autorité qui ne la cédait qu'à celle de sa patronne.

Thérèse de la poste avait alors vingt-six ans : c'était une petite femme grassouillette, au teint coloré, à la taille épaisse. Mise avec plus de recherche que les femmes du pays, elle lois-

sait voir quelque prétention à suivre de loin les modes bourgeoises. Malheureusement sa figure était ravagée par la petite vérole et son nez, beaucoup trop épâté, contribuait à déranger l'harmonie de ses traits.

En dépit de ces désavantages, Thérèse eût pu choisir parmi les meilleurs partis de la contrée. Ses deux collègues, notamment, n'eussent pas été fâchés de lui inspirer des sentiments tendres ; Fauchoux, le pied-bot, quand il était enhardi par une pointe d'ivresse, lui adressait des soupirs significatifs, et le beau Jacques lui décochait en toute occasion ses œillades assassines. Mais la fière Atalante de la poste aux lettres était demeurée jusqu'ici indifférente aux œillades de l'un et aux soupirs de l'autre, et rien n'avait pu la faire sortir de sa dédaigneuse réserve.

Quand on l'avait présentée le matin à la nouvelle directrice, qu'elle avait seulement entrevue la veille, Thérèse se disposait à partir pour accomplir sa tournée quotidienne dans le village. Elle avait un bonnet bien blanc et bien empesé, une robe d'indienne un peu courte, qui laissait voir des bas de coton tricotés et de gros souliers. Comme madame Chervis faisait avec complaisance l'éloge de ses divers talents et de ses bonnes qualités, la factrice baissait d'abord les yeux avec modestie. Mais encouragée par l'air bienveillant de sa nouvelle maîtresse, elle se redressa insensiblement et crut nécessaire, en femme adroite, de jeter sans retard les bases de son importance future.

Elle se hasarda donc à dire qu'elle connaissait fort bien les affaires du bureau, comme la bonne madame Chervis pouvait en témoigner ; et que, s'il était nécessaire, elle aiderait madame Arnaud à se mettre au courant du service.

Madame Arnaud sourit ; cependant elle répondit avec une certaine fermeté :

— J'aurai peut-être besoin de quelques renseignements sur le pays... Quant au reste, je crois, Thérèse, qu'il vaut mieux que nous restions l'une et l'autre dans nos attributions.

Thérèse se le tint pour dit ; elle fit une révérence, s'empressa de prendre sa boîte et quitta le bureau, tandis que madame Chervis murmurait en regardant de côté sa remplaçante :

— Hum ! elle a du nerf... Je crois décidément qu'elle ira loin.

En effet, madame Arnaud était beaucoup mieux instruite de ses devoirs qu'elle ne l'avait paru la veille. Si l'expérience lui manquait, elle connaissait parfaitement la théorie administrative, et, après une heure de conversation avec madame Chervis, le mécanisme, assez peu compliqué, il est vrai, de son service, n'avait plus de secrets pour elle.

La vieille directrice n'en revenait pas, et écarquillait ses yeux derrière ses grosses lunettes.

M. de Bernay étant entré, elle s'écria d'un ton d'admiration :

— Ah ! monsieur, c'est à n'y rien comprendre ! Moi qui la croyais si novice en affaires ! Elle sait sur le bout du doigt l'usage des registres à souche, la comptabilité, les virements de fonds, la taxe des lettres, des journaux, des livres... On dirait qu'elle n'a pas fait autre chose de toute sa vie... Fiez-vous donc aux petites mains blanches et aux airs innocents ! Je comptais que trois mois d'apprentissage ne suffiraient pas à madame Arnaud, mais je partirai dans trois jours.

— Et moi je la quitterai dès demain, dit M. de Bernay ; Valérie sait quelles obligations pressantes me réclament à Paris.

Et comme cette nouvelle avait appelé une larme dans les yeux de madame Arnaud, il continua pour détourner l'attention :

— Ma nièce a déjà reçu, madame Chervis, des conseils et des instructions très-détaillées d'un de vos chefs les plus éminents. D'ailleurs, autrefois, elle servait de secrétaire intime à son mari qui était un fonctionnaire distingué et un administrateur de premier ordre.

— Mais, pour Dieu ! qu'était-il donc, son mari ? demanda madame Chervis poussée à bout.

— Un fonctionnaire civil, répliqua le vieillard malicieusement.

Peut-être la digne dame allait-elle poser la question de manière à rendre impossible toute réponse évasive, mais l'entrée de deux femmes dans le bureau vint la rappeler à ses fonctions. C'était Jeanne Marsais et sa fille.

Jeanne, pauvre paysanne de quarante ans environ, flétrie depuis longtemps par les privations et le travail était couverte de haillons et marchaient pieds nus. Suzette, qui pouvait avoir seize ou dix-sept ans, mais à qui l'on en eût donné douze à peine, était beaucoup mieux vêtue ; elle avait des chaussures ; elle portait une robe toute passée, dont la couleur était devenue problématique, mais d'une extrême propreté. Son chapeau de paille grossière, déchiré en plusieurs endroits, encadrait une figure dénuée de beauté, mais fort douce, dont la pâleur malade excitait l'intérêt et la pitié. La jeune fille avait voulu accompagner sa mère à la poste ; quoique le trajet ne fût pas long, elle du s'asseoir sur un banc en arrivant, et elle fit entendre une toux sèche de funeste augure.

Jeanne Marsais s'approcha du guichet, tenant à la main un petit papier rouge qu'elle remit à la directrice.

—Madame Chervis, dit-elle, voici encore un mandat qui vient de mon pauvre Noël... Le brave garçon comme vous voyez, aime toujours sa mère et sa sœur !... Je vous remercie bien de m'avoir envoyé hier au soir la lettre qui contenait ce mandat. Quoique vous n'avez congédiés brusquement, je ne m'étais pas couchée, car j'étais sûre que s'il y avait une lettre pour moi, vous me la feriez parvenir dans la soirée... vous êtes si bonne !

—Je ne suis pas bonne, et je ne veux pas qu'on dise... Mais, au fait, qu'importe maintenant ?... Voyons votre mandat, Jeanne ; il est de quinze francs, comme à l'ordinaire ?

—Oui, madame ; Noël se saigne pour nous... Mais, sur cet argent, vous avez à retenir cinq francs que M. Jacques m'a avancés hier au soir de votre part, en me remettant le poulet et le pain... On peut dire, madame Chervis, que jamais provisions et argent ne sont arrivés plus à propos. Il n'y avait plus rien à manger chez nous, et la Suzette venait de se coucher sans avoir pris autre chose que la tasse de lait qu'une voisine nous donne à crédit.

—Et toi, mère, tu n'avais même pas eu de lait pour souper ! dit Suzette en toussant.

—Oh ! moi, j'en ai bien vu d'autres !... Enfin, grâce à vous, madame, nous avons fait un bon repas avant de nous endormir, et la Suzette n'a pas mal passé la nuit.

Les auditeurs étaient profondément émus, bien que la paysanne dit tout cela d'un ton simple et naturel, en femme habituée depuis longtemps à la misère et à la faim.

—Eh bien ! la Jeanne, reprit madame Chervis en s'efforçant de raffermir sa voix un peu altérée, voici vos quinze francs... Quant aux cinq francs avancés par Jacques de ma part, nous en parlerons au mois d'août prochain, lorsque Suzette et vous, vous serez allées glaner dans la plaine...

—Ah ! ma mère glanera seule cette année ! murmura la jeune fille.

Heureusement Jeanne n'avait pas entendu cette observation.

—Et vous ne voulez pas qu'on vous dise que vous êtes bonne ! reprit-elle les larmes aux yeux en s'adressant à madame Chervis ; mais est-il vrai que vous allez partir ? Ce serait une cruelle perte pour le pays, pour nous surtout... Vous rudoyez peut-être un peu le monde, si l'on arrive dans un mauvais moment ; mais ensuite vous savez si bien réparer cela !

—Voyons, Jeanne, allez-vous finir ? interrompit madame Chervis avec une sorte de colère, car elle se sentait attendrie et craignait de perdre sa gravité directoriale. Que d'histoires pour des bagatelles !... Prenez votre argent, vous dis-je, et comme vous ne savez pas écrire, je vais acquitter le mandat en votre nom... Je dois en effet quitter Saint-Martin prochainement. Mais voici la dame qui doit me succéder, et sans doute vous ne perdrez pas trop au change.

—Je ne pourrais vous faire oublier, madame Chervis, et je ne l'essayerai pas, répliqua madame Arnaud ; mais si Jeanne Marsais et sa fille ont jamais besoin de mes services, elles devront venir à moi avec confiance, comme elles venaient à vous.

L'air gracieux, l'accent pénétrant de la nouvelle directrice

parurent un peu rassurer la pauvre femme, et elle balbutia des remerciements timides.

Madame Chervis, qui depuis un moment prêtait l'oreille au bruit lointain d'une voiture, s'écria tout à coup :

—Voilà le courrier du matin !... voilà Planchet qui remonte !... Nous allons sans doute avoir de la besogne.

Jeanne Marsais s'empressa de ramasser l'argent qu'elle noua dans un coin de son mouchoir troué, et elle se préparait à se retirer avec sa fille, quand M. de Bernay s'approcha du guichet et lui dit à voix basse :

—Eh ! bonne femme, n'oubliez pas aussi de venir me voir dans la journée à l'auberge du *Roi René*... vous n'aurez pas lieu de vous en repentir.

Jeanne, toute surprise, voulait demander la cause de cette invitation ; mais en ce moment la voiture s'arrêta devant la porte ; la paysanne, craignant de devenir un embarras dans le bureau, fit un signe d'assentiment, puis elle prit Suzette par le bras, et elles s'enfuirent l'une et l'autre.

Au même instant, Planchet entra, tenant à la main un paquet de dépêches et sa feuille de route.

—Quoi de nouveau, Planchet ? demanda madame Chervis. Avez-vous quelque chose pour moi ?

—Voici, répondit le courrier en jetant le paquet sur la table... Un seul voyageur dans la voiture.

—Ce voyageur se rend sans doute à la ville ?

—Non, madame ; il s'arrête ici.

—Un voyageur pour Saint-Martin ? cela est rare. Le connaissez-vous, Planchet ?

—Oui, oui, et vous le connaissez aussi... Tenez ! qu'est-ce que je disais ?

Un homme de vingt-cinq à trente ans, en élégant costume de voyage, venait d'entrer dans le bureau, portant un léger sac de nuit. Ses traits étaient agréables, mais il était surtout remarquable par la distinction de ses manières, par l'air de franchise empreint sur sa physionomie.

Madame Chervis l'accueillit avec son plus charmant sourire.

—Ah ! monsieur Gérard, est-ce vous ? s'écria-t-elle ; quel bon vent amène un ingénieur des ponts et chaussées dans cette partie du département ? S'agit-il encore de percer quelqu'une de nos montagnes, ou bien de mettre à la raison quelqu'un de nos torrents qui sont fort indisciplinés ?

—Rien de tout cela, madame Chervis, répliqua Gérard avec affabilité ; je m'arrête ici un instant seulement, le temps de trouver un polisson pour porter mon sac de voyage jusqu'à la Bastide-Vialard, où je vais passer quelques jours... J'ai reçu une invitation pressante du comte, et j'ai hâte de me rendre.

—Allons ! dit la directrice avec un sourire malin, nous savons qu'il existe à la Bastide un aimant qui vous attire... Dieu veuille pourtant qu'il ne s'y en trouve pas un autre pour vous repousser !... Eh bien ! monsieur l'ingénieur, puisque vous êtes si pressé, je vais vous donner le neveu de Fauchoux, un honnête enfant qui portera votre sac avec toute la célérité désirable.

Elle dit un mot à Thérèse, qui venait d'achever sa tournée dans le village, et qui ressortit aussitôt pour chercher l'enfant désigné.

Gérard échangea encore quelques paroles amicales avec la directrice, mais il ne semblait pouvoir tenir en place et après avoir confié son sac à madame Chervis afin qu'elle le lui fit parvenir le plus promptement possible, il voulut partir.

Comme il prenait congé, il demeura tout à coup la bouche béante, les yeux fixés sur madame Arnaud, qui avait l'air d'étudier fort attentivement les registres de la poste aux lettres.

—Bon Dieu ! madame, dit-il en ôtant précipitamment sa casquette de toile vernie, le me trompé-je pas ? Est-ce que je n'aurais pas l'honneur de parler à madame la marquise de...

Il s'arrêta.

M. de Bernay paraissait inquiet ; mais la jeune femme leva sur Gérard un regard clair, froid, étonné, qui le déconcerta.

—Pardonnez-moi, madame, je crois que je me trompe, en effet, balbutia-t-il en rougissant un peu.

Madame Chervis, de son côté, était devenue très-attentive.

—Quoi donc ! cher monsieur Gérard, demanda-t-elle avec curiosité, connaissez-vous madame Arnaud, la directrice qui me succède au bureau de Saint Martin ?

—Madame Arnaud ! répéta l'ingénieur un peu honteux ; j'ai commis une méprise. Mais madame Arnaud ressemble d'une manière frappante à une belle et noble dame qui faisait, il y a quelques années, l'admiration d'une province entière, et dont le mari, homme de cœur et d'intelligence, avait daigné encourager mes débuts dans la carrière administrative.

—Et où avez-vous rencontré cette personne, monsieur Gérard ?

—Dans les salons de la préfecture de X***, en Bretagne, et l'on vantait alors avec raison la beauté, les grâces, les perfections de la dame dont je vous parle. Comme vous voyez, ajouta-t-il en s'inclinant, mon erreur ne peut avoir rien d'offensant pour madame la directrice.

Valérie, puisque tel était le prénom de madame Arnaud, fit un signe de tête pour remercier du compliment, mais elle ne prononça pas une parole.

—Allons ! adieu, mesdames, reprit l'ingénieur avec vivacité ; sans doute, madame Chervis, j'aurai le plaisir de vous retrouver ici quand je passerai dans quelques jours pour retourner à la ville ?

—C'est probable, et nous causerons... En attendant, vos effets seront à la Bastide aussitôt que vous. Mes respects aux dames de Vaublanc, je vous prie !

Gérard salua de nouveau, et comme si le nom prononcé en dernier lieu eût redoublé son impatience, il sortit presque en courant.

Alors M. de Bernay semble respirer plus librement, et sa nièce, sans lever les yeux de dessus son registre, lui adressa un imperceptible sourire.

—Pauvre jeune homme ! dit madame Chervis avec intérêt ; il part bien joyeux, plein d'espoir, et Dieu sait ce qu'il va trouver à la Bastide ! Il est amoureux fou de mademoiselle Emma de Vaublanc, et peut-être la petite n'avait-elle pas d'abord d'éloignement pour lui. Mais toute la fortune de M. Gérard consiste dans sa place d'ingénieur, tandis que mademoiselle de Vaublanc aura une dot très considérable... Et puis, il rencontrera là-bas ce baron de Puysieux que l'on dit fier, insolent, et qui a lui-même des prétentions à la main d'Emma. Oui, peut-être le brave garçon ne reviendra-t-il pas aussi content qu'il est parti !

—Ne se pourrait-il pas aussi, reprit M. de Bernay, que ce comte de Vaublanc eût besoin de M. Gérard dans ses combinaisons de chemins de fer ? A mon avis, il n'y a pas si loin de la fille d'un spéculateur, concessionnaire d'une voie ferrée, à un jeune ingénieur.

—Sans doute, sans doute ; et cependant, je soupçonne... Enfin, qui vivra verra. Mais, vraiment, madame Arnaud, poursuivit la directrice, seriez-vous jamais allée dans ce département où M. Gérard a connu une dame qui vous ressemble ?

—C'est possible ; nous avons beaucoup voyagé du temps de mon mari.

—Ah ! vous voyageiez ? Alors feu M. Arnaud devait être dans les douanes ou les ponts et chaussées... ou peut-être dans les tabacs !

Comme on le voit, le désir de savoir était tenace chez madame Chervis. Malheureusement pour elle, une personne qui entra dans le bureau vint encore interrompre cet interrogatoire, et elle ne trouva pas l'occasion d'adresser de nouvelles questions à sa campagne pendant le reste de la journée.

Vers le soir arriva un chariot, chargé de meubles appartenant à madame Arnaud ; ils étaient destinés à remplacer ceux que l'ancienne directrice devait emporter avec elle. Par les soins des deux piétons et du charretier, ils furent bientôt mis en place. Ce mobilier, fort simple, ne contenait rien qui ne fût rigoureusement nécessaire ; mais il était neuf, tout entier en acajou, et madame Chervis paraissait éblouie de tant de splendeur, quoique certains portiers de Paris en étalent parfois une plus grande dans leurs loges aristocratiques. La bonne

dame regardait et touchait tout, s'extasiait sur tout. Quand une petite pendule en bronze doré et les chandeliers pareils se dressèrent sur la tablette de bois de la cheminée, quand un tapis, aux brillantes couleurs, recouvrit le carreau de la chambre à coucher, elle ne put retenir des cris d'admiration, et demeura convaincue que son hôtesse était une princesse déguisée. Elle eût bien voulu aussi vérifier le contenu de deux ou trois malles qui semblaient pleines d'effets, et surtout d'une caisse plate, en volige de sapin, qui devait renfermer un portrait de grande dimension ; mais on ne jugea pas à propos de les ouvrir en sa présence.

Une autre circonstance vint bientôt porter au comble son ardente curiosité.

Pendant que Valérie s'occupait de son installation dans la pièce voisine, madame Chervis vit entrer la Jeanne Marsais, seule cette fois, mais tout émue et palpitante de joie. Jeanne lui apprit, sous le sceau du secret, que s'étant rendue à l'auberge, selon l'invitation du *monsieur* de la nouvelle *madame*, le *monsieur* lui avait remis quarante francs en deux belles pièces d'or pour qu'elle pût soigner mieux que par le passé, sa fille Suzette, en promettant de lui envoyer de temps en temps un secours pareil.

—Comprenez-vous cela, madame Chervis ? disait Jeanne ; en voilà un ange de Dieu ! Vous savez ce qu'a dit M. Regnier le médecin : ma pauvre Suzette n'est pas perdue sans ressourcelles ; avec du bon vin, de la bonne nourriture, on pourrait encore la guérir ; et grâce à cet excellent monsieur, je pourrai donner tout cela à la chère petite ! Ah ! si je lui devais la vie de ma fille, je baiserais la trace de ses pas !

Madame Chervis félicita la pauvre mère de cette aubaine et la congédia, en lui recommandant le secret, puisque le bienfaiteur ne voulait pas que le bienfait fût connu.

Demeurée seule, elle éprouva une véritable anxiété.

—Mais, par tous les saints du paradis ! disait-elle en prenant sa tête dans ses mains, qui peuvent donc être ces gens-là ? Ce vieux bonhomme a l'air d'un modeste bourgeois, et il donne en une fois quarante francs à Jeanne, en lui annonçant qu'il lui fera plus tard de semblables aumônes ; il a donné des pourboires énormes à Planchet, aux piétons, à Thérèse, qui ne sont pas habitués à la chose... D'un autre côté, sa nièce, malgré sa petite robe noire, a l'air d'une véritable duchesse ; elle marche sur les tapis, habite dans l'acajou, et elle vient s'enterrer ici pour gagner douze cents francs en travaillant du matin au soir !... C'est à n'y rien comprendre. Je donnerais mes appointements de trois mois pour connaître le mot de cette énigme ! M. Gérard paraît savoir quelque chose ; je le guetterai au passage et je tâcherai de lui arracher la vérité ; mais jusque-là... Eh bien ! dussé-je lire l'Annuaire tout entier, depuis le nom des ministres jusqu'à celui du dernier garde champêtre, je découvrirai qui était ce M. Arnaud, qui est ce M. Bernay, qui est cette petite dame si cachottière !... Mordicus, je n'en aurai pas le démenti !

Elle passa, en effet, une partie de la soirée à lire d'interminables listes de noms et de charges publiques ; mais elle n'apprit rien, se coucha de mauvaise humeur et ne dormit pas de la nuit.

IV

LE DÉPART

On sait que le lendemain matin M. de Bernay devait prendre place dans la voiture de Planchet pour retourner à la ville voisine, d'où il continuerait sa voyage pour Paris.

Un peu avant l'arrivée du courrier, l'oncle se rendit au bureau de la poste avec une fille d'auberge qui portait son bagage. En le voyant, madame Arnaud se mit à fondre en larmes, et le vieillard, malgré son pouvoir sur lui-même, paraissait à peine moins ému.

Le chagrin de Valérie redoubla quand la vieille et lourde patache vint stationner devant la porte, et madame Chervis, touchée de l'affliction de sa compagne, lui suggéra un moyen de passer encore quelques instants avec ce parent bien-aimé. La route, comme nous le savons, formait une côte très-roide

depuis le bourg de Saint-Martin jusqu'à la gorge qui s'enfonçait dans les montagnes, et la voiture ne pouvait monter cette côte qu'au petit pas. Pourquoi M. de Bernay et madame Arnaud ne précéderaient-ils pas la voiture à pied ? Ils ne se quitteraient ainsi qu'à l'entrée du défilé. Quant à madame Arnaud, le grand air lui ferait du bien, et elle reviendrait en se promenant, ce qui serait pour elle une distraction salutaire.

Valérie accueillit cette idée avec empressement ; elle alla donc mettre sa mantille et son chapeau ; puis, laissant le bureau à la garde de madame Chervis, elle sortit avec son oncle qui avait pris amicalement congé de la vieille directrice.

Madame Arnaud s'appuyait sur le bras de M. de Bernay et elle avait laissé son voile, afin qu'on ne vit pas ses yeux rouges et battus. L'oncle et la nièce gardaient le silence ; mais s'ils avaient compté passer inaperçus dans le bourg de Saint-Martin, ils reconnurent bientôt leur erreur. Ce furent d'abord M. le maire et son secrétaire, le maître d'école, qui saluèrent respectueusement d'une fenêtre de la mairie. Puis Jeanne Marsais et sa fille se trouvèrent sur leur chemin, lovant les yeux au ciel comme pour l'invoquer en faveur du voyageur, et la pauvre petite malade lui envoya des baisers. Enfin tout le personnel de l'auberge du *Roi-Bené*, alléché sans doute par de généreux pourboires, se tenait sur le seuil de la porte, saluant de la main et du bonnet.

M. de Bernay répondait à ces manifestations par un sourire affable, tandis que sa nièce disait à demi-voix :

—Voyez... voyez ! on vous aime déjà !

Bientôt ils franchirent les dernières maisons du bourg et se trouvèrent en rase campagne.

Alors Valérie ne se contenta plus et donna un libre cours à sa douleur.

—Mon oncle, mon ami, mon second père, murmurait-elle en sanglotant, que vais-je devenir sans vous ?

M. de Bernay s'arrêta brusquement.

—Valérie, dit-il d'un ton résolu, il en est temps encore, voulez-vous revenir avec moi ? Aussi bien ce parti extrême de vous enterrer, à votre âge, dans ces montagnes, d'y végéter tristement au milieu de gens dont les mœurs, les goûts, les idées sont si contraires aux vôtres, doit vous paraître maintenant d'une exécution difficile. De loin, à travers le prisme d'une brillante imagination, les choses revêtent les formes et les couleurs les plus séduisantes ; mais le désenchantement ne tarde pas à venir, la réalité fait évanouir ces éblouissantes images. Ainsi pour vous sans doute ; l'illusion tombe à présent et cette existence à laquelle vous vous étiez résignée vous apparaît dans toute sa prose repoussante. Je vous le répète, si le fardeau excède vos forces, vous êtes libre encore de le rejeter... Partons ensemble ; je vous ramène à Paris. Un mot à madame Chervis, votre démission adressée au directeur général, régulariserait tout ; on comprendra aisément que vous aviez trop présumé de votre courage, et personne n'osera vous blâmer... Eh bien ! Valérie, chère Valérie, êtes-vous prête et voulez-vous me suivre ?

Madame Arnaud sourit malgré ses larmes.

—Eh ! où irai-je, mon oncle ? demanda-t-elle en se remettant en marche.

—Chez moi d'abord, répliqua M. de Bernay avec un peu d'embarras ; vous serez toujours accueillie chez moi avec l'affection qui vous est due.

—Par vous, mon excellent parent, oui, par vous, je le sais, j'en suis sûre ! mais il est une autre personne... oh ! ne craignez ni récrimination ni reproches : j'ai eu tort peut-être, pendant mon court séjour dans votre maison, d'attacher trop d'importance à certaines façons d'agir, à ces paroles de madame de Bernay à mon égard ! C'était mon devoir de les subir, de la part d'une parente plus âgée que moi ; mais il faut pardonner beaucoup à la susceptibilité, peut-être exagérée, d'une femme qui, après avoir été ce que j'ai été, est devenue ce que je suis.

—Vous êtes injuste envers votre tante, répliqua M. de Bernay avec chaleur, vous êtes injuste, Valérie, je vous l'ai

firmé. C'était avec franchise et cordialité qu'elle vous avait offert, après votre malheur, un asile honorable auprès de nous. Vous avez donné trop d'attention à certains écarts d'un caractère naturellement un peu difficile...

—De grâce, mon oncle, laissons ce sujet, interrompit madame Arnaud. Je n'ai aucune rigueur dans l'âme contre les autres personnes de la famille de mon mari ou de la mienne, qui m'ont témoigné tant de froidour, d'indifférence, de dédain même, dans mon affliction ; comment en aurais-je pour madame de Bernay quand vous, mon oncle, vous vous êtes montré si affectueux, si dévoué pour moi ?

—Ne parlons pas de mon dévouement et de ma bonté, interrompit M. de Bernay avec impatience ; je n'ai rien fait qui ne fût exigé par nos positions réciproques... Cependant, Valérie, en accusant ainsi votre famille et celle de votre mari, ne pourriez-vous pas aussi vous adresser des reproches ? Sans vouloir excuser les procédés de quelques-uns de nos parents à votre égard, n'avez-vous pas de votre côté repoussé un peu trop fièrement peut-être certaines avances ?...

—Encore une fois, je n'oserais dire que je suis entièrement exempt, de blâme, répliqua Valérie en baissant les yeux ; Dieu m'est témoin, mon oncle, que pendant le temps où j'ai été heureuse, puissante, enviée, je suis parvenue à me garantir de l'orgueil ; mais peut-être, depuis que j'ai été précipitée du faite des prospérités, une fierté chagrine s'est-elle glissée, à mon insu, dans mon cœur. Peut-être ai-je vu de la tiédeur et du mépris où il y avait seulement de la réserve et de la prudence. Mais il faut pardonner une susceptibilité trop ombrageuse, une délicatesse trop défiante à une pauvre créature qui a tant souffert depuis quelques mois. Je l'avoue, cette position fautive de *parents pauvres*, dans une famille opulente, a révolté mon orgueil ; il m'a semblé que je demeurais plus digne de celui que j'ai perdu, en vivant dans l'indépendance, fruit du travail, en acceptant un emploi modeste mais honorable. Vous, mon oncle, vous avez bien voulu employer votre crédit à me le procurer, vous avez écarté les obstacles, vous avez entrepris un long voyage, en dépit de certaines résistances, afin de veiller vous-même à mon établissement. Maintenant que j'ai trouvé cette retraite paisible à laquelle j'aspirais, me croyez-vous capable d'y renoncer ? Pensez-vous que je reculerais lâchement devant de mesquines considérations de bien-être matériel ? Vous avez mal interprété mon affliction en vous voyant partir ; de ce monde où vous retournez, je ne regrette que vous.

—Mais, Valérie, êtes-vous sûre de pouvoir supporter la vie solitaire, décolorée, mortellement ennuyeuse, que vous avez choisie ? Ce pays est pittoresque, je le reconnais ; toutefois, l'admiration se lasse bien vite à contempler les mêmes choses. Le premier moment passé, vous chercherez autour de vous des distractions en harmonie avec vous-même ; n'en trouvant pas, vous tomberez dans la tristesse et le découragement.

—Ma vie sera occupée, active, et mes souvenirs suffiront pour remplir mes heures de solitude. Le calme profond, cette existence monotone sont ce qui me convient le mieux après tant d'agitations et de souffrances. D'ailleurs, si humble que soit ma condition, je trouverai peut-être encore l'occasion de faire un peu de bien, et le contentement de moi-même me soutiendra dans les mauvais moments.

—Le calme sur lequel vous comptez, Valérie, n'est rien moins qu'assuré. Le sévère incognito que nous avons cru nécessaire pour ne pas attirer sur vous une attention importune me semble fort compromis. Déjà, hier, ce jeune ingénieur, M. Gérard, a failli vous reconnaître, et sans votre imperturbable sang-froid... Mais une autre occasion peut se présenter ; et il y a surtout ce baron de Puyieux, qui se trouve dans le voisinage.

—M. de Puyieux, non plus que personne au monde, ne saurait m'inquiéter sérieusement. J'ai voulu éviter, il est vrai, que le nom que j'ai porté, le rang que j'ai occupé dans le monde fussent connus dans ce pays ; je craignais la pitié, aussi insultante parfois que le mépris. Voilà pourquoi j'ai tenu à ne porter ici que ce simple nom d'Arnaud, un de nos

noms de famille, tout à fait assorti à ma fortune présente, et je vous remercie, mon oncle, d'avoir obtenu de l'administration des postes qu'il figurât seul dans les pièces officielles. Mais j'envisage sans effroi la révélation de la vérité. M. Gérard, M. de Puyieux, ou toute autre personne, peut raconter, s'il lui plaît, que madame Arnaud, la directrice des postes de Saint-Martin, s'appelait autrefois la marquise de la Villévêque, et qu'elle est veuve d'un préfet mort sans fortune ; il n'y a rien là qui doive altérer ma sérénité. Cette circonstance, après avoir produit peut-être une impression passagère sur les bonnes gens au milieu desquels je suis appelée à vivre désormais, sera bien vite oubliée. Je deviendrai pendant quelques jours l'objet d'une curiosité oiseuse, puis on n'y pensera plus. J'attendrai donc sans émoi toute éventualité de cette nature ; et j'en subirai les conséquences sans me troubler et sans me plaindre.

Ces paroles étaient prononcées avec une fermeté simple qui témoignait d'une résolution bien arrêtée.

M. de Bernay serra le bras de sa nièce contre sa poitrine et dit avec attendrissement.

—Allons ! chère Valérie, je m'étais trompé. J'avais pris pour des regrets ce qui n'était que le témoignage de votre amitié pour moi. Courage donc et que votre volonté s'accomplisse, puisque vous y persistez ! Si cependant vous changez d'avis quelque jour, n'hésitez pas à m'en prévenir. J'accourrais ici vous chercher et je vous traiterais encore comme une enfant chérie.

Pendant cette conversation, les promeneurs avaient gravi la pente du coteau, et ils étaient arrivés à l'entrée du défilé où s'engouffrait la route. Ils s'arrêtèrent alors et, se retournant, ils jetèrent un regard distrait sur les alentours.

Mais ce qui occupait le plus, en ce moment, le voyageur et sa nièce, c'était la voiture qui gravissait la pente escarpée au petit pas des chevaux, soulevant, malgré sa lenteur, des flots de poussière. Elle se rapprochait insensiblement, et, bientôt, l'on put entendre jusqu'au grincement des roues, jusqu'au souffle haletant des chevaux fatigués. L'heure de la séparation était venue.

—Mon enfant, dit M. de Bernay d'une voix affectueuse, tandis que nous sommes encore seuls, n'avez-vous pas quelque vœu à exprimer ? N'avez-vous pas à me charger d'aucune commission ?

—Mille grâces, mon oncle ; vous avez tout prévu, rien n'a été négligé pour assurer mon bien-être et ma tranquillité. Cependant, poursuivit Valérie d'un air pensif, vous venez d'attirer mon attention sur certaines possibilités... Toute réflexion faite, je vous prierais de chercher parmi les papiers de mon mari, restés en dépôt dans votre hôtel à Paris, et de m'envoyer, par la plus courte voie, une liasse qui porte pour inscription : *Affaires de Puyieux*.

—Il suffit, répliqua M. de Bernay en écrivant quelques mots sur son carnet ; est-ce bien tout ?

En ce moment, la voiture les rejoignit et s'arrêta. Planchet descendit de son siège pour ouvrir la portière et faire monter le voyageur.

Valérie, se jetant dans les bras du vieillard, lui dit avec plus de courage qu'elle n'en avait montré jusqu'alors :

—Allons ! adieu, mon généreux parent, mon second père... Dans l'isolement où je vais vivre, je penserai à vous tous les jours, à toute heure !

—Que Dieu vous bénisse, ma fille, répliqua M. de Bernay d'une voix altérée, en lui donnant un baiser sur le front, et qu'il vous accorde le calme dont vous avez besoin après tant de douloureuses épreuves ! Et si vraiment vous croyez, ajouta-t-il plus bas, me devoir quelque reconnaissance, je vous en conjure, oubliez les torts de votre tante pour l'amour de moi.

Sans attendre la réponse, il se hâta de franchir le marche-pied.

Planchet, de son côté, referma vivement la portière, et en grimant sur son siège il dit à Valérie, d'un ton mystérieux :

—A ce soir, madame la directrice... Il y a eu du grabuge, là-bas, au bureau, pendant votre absence ! Mais madame Chervis vous contera cela quand vous redescendrez... Adieu.

Valérie, dans son trouble, ne parut pas comprendre l'avis alarmant que contenaient ces paroles.

Planchet fouetta ses chevaux et partit à fond de train. M. de Bernay se pencha encore à la portière et vit la jeune femme à la même place ; elle lui souriait en agitant son mouchoir.

Valérie ne changea pas d'attitude tant que son oncle fut à portée de l'observer. Mais aussitôt que les chevaux eurent tourné l'angle de la route, elle poussa un douloureux sanglot, et, s'asseyant sur une touffe de gazon, à l'ombre d'un châtaignier, elle versa d'abondantes larmes.

En effet, la fermeté qu'elle venait de montrer était factice. D'ailleurs, tant qu'elle avait vu M. de Bernay auprès d'elle, le lien qui rattachait le présent au passé ne lui avait pas semblé entièrement rompu ; mais, à cette heure, elle se sentait seule, bien seule, et son délaissement l'épouvantait.

Elle parvint pourtant à se dominer, et tomba dans une profonde rêverie. Peut-être, pendant ce quart d'heure de recueillement, voyait-elle passer devant ses yeux les images brillantes de ce qui n'était plus ; peut-être songeait-elle à ses joies de femme aimée, à ses triomphes de salon, à l'atmosphère d'affection et de respect qu'elle avait respirés pendant plusieurs années.

Enfin, elle se leva, et elle dit tout haut, comme pour se rappeler à elle-même la réalité :

—Allons ! je suis directrice des postes dans ce bourg des Basses-Alpes... Songeons à mon devoir.

Avant de se remettre en marche, elle jeta encore un regard autour d'elle. La route qui conduisait à Saint-Martin était déserte ; sauf un cantonnier qui travaillait au pied d'un talus, on ne voyait pas un être humain sur cette voie poussiéreuse, où les pies venaient sautiller en agaçant. Mais, quand elle se tourna du côté de la plaine, la jeune femme aperçut quelques personnes qui excitèrent vivement son attention.

A moins d'un quart de lieue de la route, s'élevaient des constructions importantes qui avaient pour dépendances de magnifiques jardins et un parc d'une étendue considérable. Valérie devina la Bastide-Vialard, la demeure aristocratique de la famille de Vaublanc. On y arrivait par deux longues avenues, dont l'une partait de la grande route, un peu au-dessous du bourg de Saint-Martin, tandis que l'autre, qui débouchait tout près de l'endroit où se trouvait en ce moment la directrice des postes, descendait en droite ligne la pente de la montagne.

Or, c'était justement dans cette allée que s'avançaient plusieurs promeneurs, suivis à distances par une calèche découverte, et madame Arnaud ne semblait pas pouvoir les éviter.

Cette compagnie se composait de quatre personnes. En avant marchaient deux dames, dont les ombrelles aux couleurs vives et les robes élégantes s'harmoniaient avec les teintes printanières de la campagne. L'une d'elles, âgée de trente-six à trente-huit ans, était mise avec beaucoup de coquetterie, et elle eût encore été fort belle si la prétention de ses manières n'eût semblé vouloir violenter un peu l'admiration et les hommages. L'autre était une jeune fille de dix-sept ans, aux traits angéliques, aussi simple et aussi naturelle que la première était affectée. Bien qu'elle fût à l'âge où les jeunes demoiselles ont le droit de ne plus être traitées en enfants, elle portait encore le costume d'une pensionnaire : robe blanche, ceinture aux bouts flottants et chapeau de paille d'Italie. Ainsi le voulait l'autre dame plus âgée, qui était sa mère. Néanmoins ce costume ajoutait encore à l'air de vivacité naïve qui distinguait cette charmante créature, et les plus riches toilettes n'auraient pu mieux faire ressortir les grâces de toute sa personne. Ces dames étaient la comtesse de Vaublanc et sa fille Emma.

Deux hommes les accompagnaient dans cette promenade, outre les domestiques attachés au service de la voiture. L'un de ces hommes, vêtu avec une extrême recherche, bien qu'il

oût déjà dépassé la trentaine, reproduisait avec une certaine exactitude ces figures de dandys popularisés par les gravures de modes. Il était grand, bien fait, du moins en apparence, car peut-être portait-il un corset, par-dessous son habit de fantaisie fort savamment coupé. Sa figure, d'une pâleur aristocratique, était encadrée dans une barbe fine, parfumée, taillée avec un soin particulier. Un camélia rose ornait sa boutonnière, et chacun de ses pas faisait crier sur le gazon ses bottines fines et brillantes. Une badine à pomme d'agate, qu'il tortillait dans ses mains gantées, servait à lui donner un air aisé et cavalier en accord parfait avec l'expression fière, dédaigneuse, souvent provocatrice, de sa physionomie. Ce personnage était M. le baron de Puyseux, l'hôte actuel de la Bastide-Vialard.

Le quatrième promoteur de ce groupe est déjà connu du lecteur : c'était Gérard, le jeune ingénieur des ponts et chaussées que nous avons vu arriver la veille au bureau de poste de Saint-Martin.

Toute cette société, usant de la liberté qu'autorise la campagne, marchait un peu à la débânde, pendant que la calèche suivait au pas. Les messieurs avaient bien offert le bras aux promeneuses, mais on les avait renvoyés en riant. Mademoiselle Emma, bien qu'elle montrait parfois certaines velléités de dignité, n'était pas fâchée de s'écarter de temps en temps pour cueillir une fleurette ou pour essayer de saisir au vol quelque beau papillon alpestre. Ces caprices paraissaient beaucoup divertir sa mère, qui ne manquait pas alors de faire remarquer combien Emma était enfant. Quant à elle, craignant qu'on n'attribuât sa fatigue à l'enbonpoint qui commençait à la gagner, elle s'efforçait de gravir avec une aisance apparente cette côte escarpée, et cachait sous un sourire l'oppression légère que la marche lui causait.

D'abord, Valérie ne s'alarma pas de cette rencontre ; elle avait reconnu les dames de Vaublanc, dont madame Chervis lui avait tant parlé, et l'ingénieur Gérard qu'elle avait vu au bureau de poste : mais à peine eut-elle envisagé le baron, qu'elle rabattit précipitamment son voile, et doubla le pas afin de passer devant l'avenue avant l'arrivée des promeneurs.

Elle avait compté sans l'humeur étourdie et la gracieuse agilité de mademoiselle Emma de Vaublanc. Quand la jeune fille ne fut plus qu'à une vingtaine de pas de la grand'route, elle s'élança en avant, pour avoir le puéril honneur d'atteindre la première le sommet de la pente. Parvenue à l'extrémité de l'avenue, elle se retournait en agitant joyeusement son

ombrelle d'un air de triomphe, lorsque tout à coup elle aperçut madame Arnaud.

Il n'était pas ordinaire de rencontrer une femme de tournure distinguée, soule dans cet endroit désert et si loin de toute habitation. Aussi Emma, surprise de cette apparition, se mit-elle à observer l'inconnue avec une curiosité naïve, et elle ne sut pas éviter une pierre saillante qui se trouvait sous ses pas ; le pied lui tourna et elle tomba en poussant un cri de douleur.

La résolution qu'avait prise Valérie d'éviter tout rapport avec les habitants du voisinage ne tint pas devant cet accident. La directrice, courut à la jeune fille, la releva et lui dit d'un ton d'intérêt :



Jeanne Marsais et sa fille.

— Ah ! mademoiselle, je crains bien d'avoir été la cause de cette chute. Ma présence inattendue vous a frayée, sans doute... criez-vous blessée ?

— Non, madame... j'espère que non, répondit mademoiselle de Vaublanc avec effort.

Cependant elle semblait beaucoup souffrir, et elle finit par prier qu'on lui permit de s'asseoir sur le gazon. Alors, moitié souriante, moitié gémissante, elle prit dans ses deux mains la mignonne bottine qui renfermait le pied malade, sans cesser de regarder madame Arnaud.

Le baron et Gérard s'étaient mis à courir en entendant le cri de douleur d'Emma et en la voyant tomber ; la comtesse elle-même avait doublé le pas. Quand on atteignit la grand'route, on trouva Emma appuyée sur Valérie, qui lui adressait des paroles encourageantes.

— Eh bien ! et bien ! qu'y a-t-il donc ? demanda Puyseux avec plus d'étonnement que de véritable intérêt.

— Ah ! mademoiselle Emma, que vous est-il arrivé ? s'écria le jeune

ingénieur.

— Ma fille ! ma fille ! balbutia la comtesse, qui arrivait à son tour.

Mais elle étouffait, et les palpitations causées par la rapidité de sa course l'empêchèrent, aussi bien que l'émotion, d'en dire davantage.

Cependant mademoiselle de Vaublanc répondit en essayant de dissimuler ses souffrances :

— Ce n'est rien, chère maman ; rassurez-vous. En arrivant ici, mon pied a heurté contre une pierre, et sans cette dame que Dieu a envoyée tout exprès pour me soutenir, ma chute aurait pu être sérieuse. Il n'y paraîtra plus sans doute dans quelques instants.

Ce léger mensonge, qui témoignait déjà de la sympathie d'Emma pour la dame inconnue, attira sur Valérie l'attention générale ; toutefois, dans ce premier moment d'inquiétude, on n'examina pas bien scrupuleusement la femme voilée qui s'était trouvée d'une manière si étrange à portée de secourir Emma.

La comtesse recouvra enfin la parole.

— Chère petite, dit-elle, tu me feras mourir par tes étourderies... Ne pouvais-tu rester auprès de nous ? Où souffres-tu.

La jeune fille indiqua du doigt l'extrémité du petit pied qui venait de disparaître sous la robe, aux approches de la compagnie.

— Bah ! répliqua-t-elle, la douleur est déjà presque passée.

— Ce n'est sans doute qu'une foulure sans importance reprit Valérie, et l'accident n'aura pas de suites fâcheuses... Eh bien ! mademoiselle, je vous laisse à la garde de madame votre mère et de vos amis.

Elle se redressa et parut vouloir se retirer ; la comtesse lui dit cérémonieusement :

— Recevez mes remerciements, madame, pour l'assistance que vous avez bien voulu donner à ma fille ; mais ne pourrais-je savoir à qui j'ai l'honneur...

Valérie feignit de ne pas avoir entendu cette question, et salua sans répondre.

Elle allait s'éloigner, quand Gérard s'écria tout à coup :

— Pardonnez-moi, madame Arnaud, j'avais tant d'inquiétude au sujet de mademoiselle Emma... je ne vous avais pas reconnue d'abord.

Et il s'inclina poliment.

— Arnaud ! répéta le baron avec un accent singulier. Puy-sieux, malgré son pouvoir sur lui-même, paraissait éprouver un certain trouble et fixait un regard ardent sur Valérie qui demeurait impassible derrière son voile.

— Eh ! oui, répliqua l'ingénieur, madame Arnaud, la nouvelle directrice des postes de Saint-Martin.

Le baron, en apprenant la qualité de la dame secourable, parut plus tranquille, et ses traits perdirent l'expression d'anxiété qu'ils avaient un moment auparavant.

— La nouvelle directrice ! s'écria Emma ; on m'avait bien dit qu'elle était jolie, mais je sais aussi combien elle est obligeante et bonne !

Valérie remercia l'enthousiaste enfant par un signe amical, et dit à la comtesse :

— Il y aurait peut-être de l'imprudence à ce que mademoiselle essayât de marcher. Avant de m'éloigner, permettez-moi de vous aider à la mettre dans la voiture.

— Volontiers, madame la directrice.

Cette fois la comtesse parlait d'un petit ton dégagé ; elle ne croyait plus avoir sujet de se confondre en politesses.

Toutes les deux soulevèrent la jeune fille avec précaution ; à peine Emma eut-elle posé par terre son pied blessé, qu'elle poussa un nouveau cri de douleur.

La voiture était seulement à quelques pas et un valet venait d'ouvrir la portière ; mais mademoiselle de Vaublanc ne pouvait marcher, même en s'appuyant sur sa mère et sur Valérie.

— Si mademoiselle y consentait, dit le baron avec empressement, il me serait facile de la transporter sur la banquette.

Gérard, immobile et muet, semblait stupéfait de la hardiesse du dandy.

— Non, non, je ne veux pas, répondit Emma d'un ton péremptoire ; si vous tenez à vous rendre utile, monsieur de Puy-sieux, ramassez mon ombrelle qui s'est brisée. Pour moi, que personne ne me touche... Vous allez voir.

En même temps, écartant sa mère et la directrice, elle franchit à cloche-pied le court espace qui la séparait de la voiture. Puis, s'aidant de ses mains, elle escalada le marche-pied et se laissa tomber sur les coussins de la calèche.

Ces mouvements, si ridicules en apparence, s'étaient accomplis avec tant de souplesse, tant de grâce, que les assistants en paraissaient charmés, sauf la comtesse, qui disait avec confusion :

— Emma, Emma, est-il convenable ? Excusez-la, madame

et messieurs. Elle est si enfant et ne peut oublier les plaisirs de son âge... C'est une petite fille, vous le voyez !

— Eh ! maman, pas si petite ! répondit Emma en faisant la moue.

Madame de Vaublanc était remontée à son tour dans la voiture.

— Pierre, dit-elle au cocher, nous ne continuerons pas notre promenade ; il faut tourner bride et nous ramener à la maison... Quant à vous, Charles, continua-t-elle en s'adressant au valet de pied, vous allez descendre au bourg et prier le docteur Régulier de venir sans retard à la Bastide, où ses soins seront nécessaires à ma fille.

Le valet de pied partit aussitôt afin d'exécuter cette ordre.

La comtesse poursuivit :

— Mille grâces encore une fois, madame la directrice, pour l'intérêt que vous avez témoigné à cette pauvre petite folle... Messieurs, ajouta-t-elle en se tournant vers le baron et vers Gérard, l'un de vous, à mon grand regret, se trouve dans l'obligation de revenir à pied. Vous voyez que ma fille a besoin de la banquette de devant pour étendre sa jambe. Il ne reste donc plus qu'une place auprès de nous, et comme il me serait impossible de faire un choix entre vous deux...

Le baron monta résolument dans la calèche, prit la place vide sur la banquette de devant, puis promena autour de lui un regard fier, comme pour chercher qui pourrait avoir l'audace de lui contester ce privilège.

Gérard devint cramoisi ; ses traits, habituellement doux et placides, exprimaient une irritation violente.

— Si le respect et l'affection pour les dames de Vaublanc, dit-il avec beaucoup de feu, étaient un titre suffisant pour mériter cette place auprès d'elles, j'aurais autant de droit que personne à l'occuper, et je défendrais ce droit même contre M. de Puy-sieux.

Le baron ne daigna pas répondre. La comtesse répliqua distraitement :

— Allons, messieurs, pas de querelle pour si peu de chose... Monsieur Gérard, vous êtes le plus jeune, et je vous remercie d'avoir renoncé à votre place pour le bien-être d'Emma.

L'ingénieur s'inclina en silence, mais ses lèvres frémissaient et son œil continuait de briller.

Emma n'avait pas paru s'apercevoir de cette contestation entre les deux jeunes gens. Elle avait appelé Valérie auprès d'elle, et lui disait d'un ton caressant :

— Oh ! madame, vous viendrez me voir à la Bastide, n'est-ce pas ? je m'y ennuie bien parfois ! Vous y viendrez comme y venait madame Chervis, et je vous aimerai, je crois, plus encore que je n'aimais madame Chervis !... D'ailleurs, vous voilà obligée de vous informer de moi ; je m'efforce de rire, mais je souffre, bien, allez ! je souffre beaucoup ; et vous qui avez empêché l'accident d'avoir de la gravité, vous devez vous intéresser à mon état.

— Mais, mademoiselle, dit Valérie en souriant, vous savez bien que j'ai eu seulement l'occasion de vous montrer de la bonne volonté ; vous étiez déjà tombée lorsque je suis accouru...

— Je vous dis, moi, chère madame, reprit l'enfant gâtée d'un ton résolu, que, sans vous, l'accident aurait été certainement plus grave. Au lieu de me fouler le pied, j'aurais pu me le casser, ma tête aurait pu porter contre ce gros caillou que vous voyez là ; je risquais de rouler le long de ce talus ; vous m'avez peut-être sauvé la vie... oh ! ne riez pas... J'en suis sûre, vous m'avez sauvé la vie ; et je le dirai partout, et vous serez obligée de venir à la Bastide voir une personne qui vous a tant d'obligations... D'ailleurs, ajouta-t-elle, en baissant la voix, je veux arranger cette affaire de la poste, vous savez ? Oui, je vais en parler à mon père et je l'arrangerai. Dites cela en rentrant à madame Chervis, qui doit être bien inquiète, la chère dame !

— Mademoiselle, repoussa Valérie avec étonnement, j'ignore encore...

— Ah ! vous ne connaissez pas cette affaire de la poste dont

vous être directrice ? Eh bien ! ne vous en effrayez pas... Je suis là... et vous viendrez me voir, me remercier, et vous m'aimerez, j'en réponds.

Valérie voulait s'excuser de se rendre à la Bastide, et surtout questionner la volontaire jeune fille au sujet de l'événement dont Planchet lui avait déjà dit quelques mots, quand une voix cria :

—Prenez garde.

Au même instant les chevaux tournèrent sur eux-mêmes, afin de redescendre l'avenue. La directrice et Gérard durent se ranger au bord du chemin pour ne pas être écrasés.

Comme la voiture s'éloignait, le baron de Puyieux, se penchant vers Emma, lui dit quelques mots à voix basse. La jeune fille poussa un éclat de rire joyeux aussitôt réprimé par la souffrance ; puis on n'entendit plus que le bruit des fers des chevaux sur le pavé et la calèche ne tarda pas à disparaître dans l'éloignement.

V

LES CONFIDENCES.

Madame Arnaud et Gérard restèrent un moment immobiles. L'ingénieur paraissait bouleversé ; l'éclat de rire qu'Emma avait poussé en partant, lorsqu'il venait de recevoir devant elle une humiliation, lui avait déchiré le cœur. Valérie lui jeta un regard de pitié ; mais, fidèle à son système de réserve, elle salua en silence et se dirigea vers le bourg, sans que le jeune homme se fût aperçu de son départ.

La directrice avait l'intention de suivre le valet de pied qui se trouvait en avant et de se tenir à peu de distance de cet homme jusqu'à Saint-Martin. Elle accéléra donc le pas ; mais elle n'était pas encore bien éloignée de l'avenue de la Bastide, quand elle entendit marcher derrière elle ; et, se tournant, elle vit Gérard qui s'efforçait de la rejoindre. Valérie n'avait aucun motif pour l'éviter ; aussi, bien qu'elle ne s'arrêtât pas pour l'attendre, l'ingénieur fut-il bientôt à son côté.

En l'abordant, Gérard se découvrit respectueusement.

—Madame, dit-il d'une voix altérée, je vous supplie d'excuser ma distraction. Au lieu de vous offrir de vous accompagner à Saint-Martin, comme la plus simple politesse m'en faisait un devoir, des préoccupations de la nature la plus cruelle... Pardonnez, madame, vous me plaindriez si vous saviez ce qui passe en moi !

Madame Arnaud répondit froidement qu'elle remerciait M. Gérard de sa proposition, qu'elle n'avait rien à craindre sur une voie publique et qu'elle serait désolée de détourner M. Gérard de sa destination.

—Ma destination ? et qu'elle est-elle ? répliqua l'ingénieur avec amertume ; sais-je seulement si je dois retourner dans cette maison où je ne trouve plus qu'indifférence et raillerie ?... Mais si vous repoussez ma prière, ajouta-t-il timidement, j'espère du moins que vous ne m'empêcherez pas de vous suivre de loin afin de vous protéger contre toute insulte ?

—Je vous assure, monsieur, que je n'ai pas besoin...

Cependant, en voyant de grosses larmes rouler, sans qu'il s'en doutât peut-être, sur les joues du jeune homme, Valérie n'eut pas le courage de persister dans son refus.

—Eh bien ! monsieur, dit-elle avec douceur, puisque vous insistez avec tant d'obligeance, nous marcherons de compagnie.

Ils firent quelques pas en silence. La voix mélancolique de madame Arnaud avait produit sur Gérard une impression qui ne tarda pas toutefois à s'effacer. Comme il était retombé dans sa rêverie, la directrice lui dit :

—Monsieur Gérard n'accorde-t-il pas trop d'importance à une circonstance frivole, et surtout ne devrait-il pas mépriser les fanfaronnades de M. de Puyieux ?

—Ah ! s'il n'y avait que lui ! s'écria l'ingénieur en serrant le poing avec rage, mais tout à l'heure, quand j'ai reçu cette insulte, n'avez-vous pas entendu le rire moqueur, cruel, d'une personne... que, malgré tout, je ne saurais haïr ?

—Mademoiselle de Vaublanc est à l'âge où l'on rit aisément et où l'on pleure de même. D'ailleurs quelle preuve avez-vous que vous étiez bien la cause de ce rire offensant ?

Depuis quelques instants, comme nous l'avons dit, le son de voix de Valérie semblait éveiller chez Gérard de vagues souvenirs, et il se mit à regarder la directrice avec plus d'attention. Madame Arnaud, incommodée par la chaleur, venait de soulever distraitemment l'épais voile qui cachait ses traits. Quand elle s'aperçut qu'elle était l'objet d'un examen soutenu, elle détourna la tête, mais trop tard.

—Je vous supplie de me pardonner, madame, reprit Gérard, si je reviens sur une opinion qu'une fois déjà vous avez repoussée ; mais sans aucun doute je vous ai vue autrefois, dans un autre pays, sous un nom différent et dans une position différente.

—Eh bien ! quand cela serait, monsieur ? dit Valérie.

—C'est qu'alors, madame, je ne saurais témoigner assez d'égards, assez de confiance à la noble et digne épouse de mon protecteur, du fonctionnaire éminent à qui j'ai voué une gratitude éternelle.

Cet hommage à la mémoire de son mari émut vivement la directrice.

—Je ne m'en cache plus, monsieur Gérard, répondit-elle ; oui, je suis la veuve du marquis de la Villelévêque. Je ne rougis pas de la condition inférieure à laquelle sa mort prématurée m'a réduite ; après une telle perte, les autres malheurs ne sont rien... Cependant, monsieur, j'ai des raisons pour désirer que ce secret ne s'ébruite pas, et je le mets sous la sauvegarde de votre honneur.

—Votre secret sera bien gardé, madame ; et ma profonde vénération pour la mémoire du marquis de la Villelévêque doit vous en être garant. Je n'ai pas de peine à m'expliquer comment je vous retrouve dans une position si fort au-dessus de vous : M. de Villelévêque, enlevé prématurément à l'affection de sa famille, à la reconnaissance de ses administrés, était trop grand, trop désintéressé pour n'avoir pas dépensé sa fortune au service de l'État ; et vous, madame la marquise, vous avez été certainement trop fière...

—Appelez-moi madame Arnaud, interrompit Valérie avec vivacité.

Elle reprit d'un ton différent, après une pause :

—Tout à l'heure, monsieur Gérard, vous sembliez vouloir me faire une confidence ?

—Ah ! madame, comment oserais-je parler de mes misérables chagrins devant une douleur si noble et si noblement supportée ?

—Vous oubliez qu'il est une sorte de chagrins dont une femme reçoit toujours volontiers la confidence, si malheureuse qu'elle soit elle-même... Tout à l'heure, monsieur Gérard, j'ai vu des larmes dans vos yeux, et votre peine m'a touchée... Je ne feindrai pas d'en ignorer la cause, car vos préférences pour mademoiselle de Vaublanc sont connues de tout le pays.

Peut-être Valérie, en provoquant ainsi les aveux du jeune ingénieur, avait-elle des motifs particuliers ; mais Gérard ne les soupçonna pas.

—Merci de votre touchant intérêt pour moi ! dit-il avec chaleur ; rien ne peut m'être plus précieux en ce moment que les avis et les consolations d'une femme du monde qui a l'expérience de tous les sentiments tendres et délicats... Oui, madame, en vous a dit vrai : j'aime mademoiselle de Vaublanc, et en dépit des obstacles qui nous séparent, cet amour ne finira qu'avec moi.

—Bien, et... elle ?

—Jusqu'ici j'avais cru que tout espoir ne devait pas m'être interdit ; mais je viens d'acquiescer la désolante certitude de mon erreur, Emma est noble et riche, moi je suis pauvre et roturier ; néanmoins les fonctions que j'exerce, fonctions qui me permettent légitimement d'aspirer à la fortune et aux honneurs, me semblaient devoir me rapprocher d'elle. Autrefois le comte me témoignait une grande considération ; il me consultait dans toutes ses entreprises ; et il devait d'autant plus estimer mes conseils qu'il s'était repenti souvent de ne les avoir pas suivis. L'automne dernier, quand je séjournai pendant une quinzaine de jours à la Bastide-Vialard, la comtesse m'accueillit avec

bienvillance et distinction ; Emma, que je connais depuis sa plus tendre enfance, me montrait une douce affection et nous vivions dans l'innocente intimité d'un frère et d'une sœur. J'étais donc en droit de penser que le moment venu, mes prétentions pourraient être agréées, lorsque j'ai reçu récemment, à la ville que j'habite une lettre pressante du comte. Il m'invitait encore à passer quelques jours à la Bastide Vialard, et vous vous imaginez aisément mon bonheur. Vous avez été témoin, lors que je traversai Saint-Martin, de l'impatience fiévreuse que j'éprouvais, il me semblait que je n'arriverais jamais assez tôt, quand j'arçus de loin les toits de la Bastide, mon cœur bat tit à briser ma poitrine. J'ai été bien puni de cette joie prématurée.

« J'ai trouvé installée à la Bastide ce baron de Puy sieux, que j'y avais déjà entrevu l'année dernière, et dont l'attitude alors était des plus modestes ; mais aujourd'hui il y exerce une influence absolue. Il s'est emparé de l'esprit de M. de Vaublanc, en faisant parade d'un crédit que je crois imaginaire, et il pousse le comte dans des entreprises dont la hardiesse même est du plus mauvais augure. Il captive la comtesse en lui parlant sans cesse des plaisirs de Paris et des salons de Paris, dont il prétend être l'oracle. Enfin, je ne sais comment il est parvenu à fasciner Emma, autrefois si bonne et si naïve, mais elle ne voit plus que lui, n'entend plus que lui, n'estime, n'admire, n'aime plus que lui. Dès le premier moment de mon arrivée, j'ai eu la preuve du changement funeste de toute la famille à mon égard. La comte me demande bien encore mon avis au sujet de graves intérêts où sa fortune entière est en jeu ; mais on dirait qu'il est prévenu contre moi, et il s'irrite de l'opposition que ma conscience m'oblige à lui faire. Madame de Vaublanc me traite avec une politesse glacée, dédaigneuse, presque hostile. Emma surtout, Emma est devenue railleuse, dénigrante, coquette, elle se ligue toujours contre moi avec cet odieux baron. Elle rit de ses épigrammes, elle approuve ses insolences. Aussi avez-vous pu voir tout à l'heure avec quelle arrogance il en agit... Mais j'y suis décidé, je lui cède la place. Si je restais une heure de plus à la Bastide, je deviendrais fou, et peut-être la colère me pousserait-elle à quelque éclat fâcheux... Il vaut mieux que je parte, je ne reverrai jamais Emma, qui a conçu tout à coup contre moi cette aversion inexplicable. »

Et ses larmes coulèrent de nouveau. Valérie lui sourit avec indulgence.

— Allons ! monsieur Gérard, répliqua-t-elle, il n'y a pas encore de quoi tant se désoler, et je ne suis nullement convaincue de la préférence d'Emma pour M. de Puy sieux. Emma me paraît être vive, riieuse, étourdie peut être, mais je me tromperais fort, ou elle a de l'intelligence et du cœur. Ne vous découragez donc pas, mademoiselle de Vaublanc ne peut manquer de vous revenir bientôt et de reconnaître ce que vous valez... Quant à ce baron de Puy sieux, il est indigne d'elle, et, croyez moi, il ne l'épousera jamais.

— On dirait, madame, que vous avez connaissance de quelque fait peu honorable pour M. de Puy sieux ? En effet, il a longtemps habité le département de***, et M. le préfet, votre mari, a pu mieux que personne, avoir la vérité sur son compte. Moi-même je me souviens qu'autrefois des bruits, qui ne lui étaient pas favorables, avaient circulé dans le monde, et lorsqu'en arrivant ici, j'ai trouvé le baron placé si avant dans l'intimité d'une si estimable famille, je me suis demandé s'il n'était pas de mon devoir de révéler cette circonstance au comte. Mais, à la réflexion, il m'a semblé odieux d'attaquer la réputation du baron sur quelques données vagues et peut-être calomnieuses, j'ai donc gardé le silence.

— Vous avez eu raison, monsieur Gérard ; néanmoins votre affection pour Emma, l'intérêt que vous portez, à M. de Vaublanc, vous imposent l'obligation de surveiller les démarches de ce personnage suspect. Croyez moi donc, ne quittez pas si vite la Bastide, ne renoncez pas ainsi sans combat à une honnête et charmante enfant qui ne vous est pas aussi contraire que vous le pensez peut-être. Si un démon malfaisant s'est

glissé dans cette maison, soyez-en l'ange gardien ; efforcez-vous d'annuler l'influence mauvaise. Comment oseriez-vous vous dire l'ami de cette famille, si dès le premier choc vous fuyiez devant le danger qui la menace ?

Ces paroles prononcées d'un ton ferme et persuasif, rassurèrent le jeune ingénieur, il sécha ses yeux et releva la tête.

Madame, dit il avec effusion, c'est un heureux hasard qui vous a placée sur mon chemin, dans ce moment de doute et de découragement, pour me plaindre, me soutenir et me montrer ce que je dois faire. Vous avez raison, il ne m'est pas permis encore d'abandonner la partie. Peut-être Emma ne reviendra-t-elle plus de ses préventions contre moi, mais je n'en dois pas moins mettre tout en usage pour sauver son père de la ruine, s'il en est temps encore !

Quoi donc ! monsieur Gérard, demanda la directrice avec étonnement, le comte de Vaublanc, que l'on dit si riche, serait-il en danger d'être ruiné ?

— Je puis vous avouer, madame, ce que je n'avouerais à personne ici. Dans la voie où s'est engagé M. de Vaublanc, une fortune est bien vite gagnée ou bien vite perdue, et pour lui, j'en ai peur, les mauvaises chances sont près de l'emporter sur les bonnes.

Alors cette particularité doit être ignorée de M. de Puy sieux, car il n'aurait garde de vouloir épouser la fille d'un homme ruiné... Eh bien ! monsieur, plus cette famille est menacée, plus il importe que ses amis lui demeurent fidèles... Essayez de la sauver, et Dieu vous aidera.

Pendant cette conversation, on avait atteint les premières maisons du bourg.

La directrice s'arrêta.

— Monsieur Gérard, reprit-elle avec embarras, ma position m'oblige à des ménagements exagérés peut-être, mais que vous comprendrez sans peine, séparons-nous. Je retourne à Saint-Martin, vous, n'hésitez pas à regagner la Bastide-Vialard.

— Vous m'avez rendu la force et le courage, madame, et je vous en remercie. Je vous promets de supporter désormais avec patience les mauvais procédés de M. de Puy sieux, bien que parfois tout mon sang bouillonne dans mes veines... Adieu donc. Je vous reverrai bientôt sans doute... Si tous ceux qui vont commettre des folies ou des fautes avaient le bonheur de trouver des confidentes telles que vous, l'humanité serait meilleure et s'épargnerait bien des regrets.

Il salua et s'éloigna par le chemin latéral, tandis que Valérie, après avoir rabattu son voile, descendait à pas rapides l'unique rue du bourg.

Elle était pensive et les révélations de l'ingénieur semblaient avoir augmenté encore sa tristesse habituelle. Cependant elle crut remarquer que la curiosité des gens du village à son égard avait quelque chose de singulier en ce moment. On chuchotait sur son passage, tous les yeux la suivaient avec une fixité plus tenace encore qu'à l'ordinaire. La préoccupation publique était telle, que plusieurs notables oublièrent de la saluer, et que M. le maire, qui se trouvait à sa fenêtre quand elle passa, se retira précipitamment.

La directrice ne s'alarma pas beaucoup de tous ces signes qui pouvaient néanmoins avoir leur importance, mais quand elle approcha de sa demeure, elle entendit madame Chervis qui parlait sur un ton de colère, et des protestations, des plaintes, des sanglots qui lui répondaient. Inquiète cette fois, Valérie s'empressa d'entrer dans la salle basse, et là elle fut témoin d'une scène tout à fait inattendue.

VI

L'ENQUÊTE.

Madame Chervis, Thérèse, les deux piétons, enfin tout le personnel de la poste de Saint-Martin, étaient réunis en ce moment dans le bureau, et le guichet, soigneusement clos, ne permettait pas aux profanes de voir ce qui s'y passait.

La factrice, assise sur un tabouret, le visage caché dans son tablier, poussait les bruyants sanglots qui s'entendaient jusque

dans la rue. Un peu plus loin, les deux hommes, debout, ne paraissent pas moins affligés; quoique leur affliction fût moins expansive. Jacques Dumoulin, du canton sud, parlait avec une volubilité méridionale en se démenant avec énergie, tandis que Faucheux, du canton nord, posé sur son pied-bot, et les deux mains appuyées sur la pomme de son bâton, avait l'air idiot d'un paysan qui essaye vainement de comprendre le malheur dont il est frappé.

Quant à madame Chervis, il serait impossible de donner une idée de la douleur et de l'indignation qui éclataient dans chacun de ses gestes, dans chacune de ses paroles. Elle avait encore ce négligé, peu galant qu'elle portait le matin; grande robe mal ajustée, cornette de nuit posée de travers et, laissant passer quelques mèches rebelles de cheveux gris. Mais il s'agissait bien de toilette en ce moment.

Madame Chervis, siégeant dans son fauteuil directorial (un vieux fauteuil de paille que rembourrait un coussin de velours fêtré), tenait ses assises au milieu de ses subordonnés et semblait chercher une coupable. La main étendue sur une table où l'on voyait des enveloppes de lettres, des pancartes administratives et mille autres papiers, elle parlait avec une véhémence toujours croissante, et l'animation de son regard, les plaques rouges qui coloraient son visage, attestaient, aussi bien que sa voix tonnante, la gravité de l'événement dont il s'agit, savoir :

Quand Valérie entra, tout le monde se tut brusquement, comme si l'on eût redouté l'indiscrétion d'un intrus, mais à peine eut-on reconnu la nouvelle maîtresse du logis, que madame Chervis se leva impétueusement.

— Ah! vous arrivez bien, madame! s'écria-t-elle; je vous attendais avec impatience. Oui, j'avais hâte de vous voir rentrer, car nous sommes tous dans de beaux draps, et il est bien juste que vous ayez part à la fête.

— Bon Dieu! que se passe-t-il donc? demanda Valérie qui ne put s'empêcher de soufrire de l'air tragi-comique de madame Chervis.

Ce sourire déchaina sur sa tête l'orage qui grondait auparavant sur la tête des employés inférieurs.

— Ah! vous riez, madame! s'écria la vieille directrice; nous allons voir tout à l'heure si vous trouvez la chose plaisante! Sachez-le bien, la responsabilité de ce qui arrive pèse sur vous, sur vous seule, qui êtes la directrice en titre du bureau de Saint-Martin-les-Monts. Moi, je ne suis plus rien ici; je ne suis plus que votre employée, votre commis, tout au plus votre amie qui vous assiste bénévolement dans vos fonctions. L'affaire retombera sur vous devant l'administration des postes, devant la justice, s'il y a lieu. Moi, je retire mon épingle du jeu; cela ne me regarde plus. Ah! je connais la loi, allez!

Valérie était stupéfaite.

— Vous m'effrayez, madame Chervis, répondit-elle; par grâce, qu'est-il arrivé?

— Tiens! vous ne riez plus? Je savais bien, moi, que votre gaieté ne durerait pas. Ce qu'il y a, madame, vous allez le savoir. Il y a que l'on a volé la poste, et que le voleur ou la voleuse ne peut être qu'ici. La voleuse, c'est vous, ou moi, ou Thérèse ou le voleur, c'est Faucheux ou Dumoulin. Vous voyez que je ne vous fais pas languir, et que je conte rondement l'histoire!

Madame Arnould avait trop de délicatesse dans l'âme, et elle était trop habituée à certains ménagements de langage pour ne pas être choquée des expressions passablement crues et malsonnantes, dont venait de se servir la directrice.

— Je croirai, jusqu'à preuve du contraire, dit-elle avec dignité, qu'il n'y a ici ni voleur ni volé; et certainement ces braves gens seront de mon avis.

— Ah! oui, madame, s'écria Thérèse en montrant sa grosse face rouge toute baignée de larmes; ce n'est pas moi, du moins, qui ai volé la poste la Sainte-Vierge! si j'étais assez vérou pour mentander accuser d'une pareille infamie! Mon Dieu! prenez-moi... Je veux mourir. Je suis morte!

Et les pleurs recommencèrent de plus belle.

— Bagnasse! ce n'est pas moi non plus, s'écria Jacques Dumoulin, en se livrant à sa pantomime exagérée; je suis connu depuis six ans dans la poste aux lettres et personne ne trouverait rien à dire sur mon service. Oui, l'on est connu et l'on est ferré sur l'honneur, tron de diou!... Ah! si quelqu'un, en rase campagne, osait me dire que j'ai chipé de l'argent à la poste, ce quelqu'un-là, verrait de quel bois je me chauffe! Je lui donnerais une raclée, une trempée...

Et, tout en parlant, il frappait avec acharnement des pieds et des poings un ennemi imaginaire.

— Pour, lors, dit Faucheux à son tour, d'un ton bourru, ce sera donc moi, qui aurai fait la bêtise, moi qui ne sais pas tant seulement de quoi il retourne? Je suis du canton nord, moi, et cette lettre regarde le canton sud, c'est clair... Et puis, continua-t-il en passant sur son front sa grosse main calleuse, si vraiment cette lettre de malheur avait contenu autant d'argent qu'on le dit, comment donc aurait-elle été si petite? M'est avis à moi, qu'elle aurait dû, au contraire, être grosse comme un potiron, et qu'il aurait fallu se mettre deux pour la porter à la Bastide-Vialard.

Personne n'eut la charité de donner à Pied-Bot l'explication de cette énigme, et madame Chervis reprit en s'adressant à Valérie :

— Vous voyez comme ils se défendent! A les entendre, ce sont tous de petits saints, et véritablement, jusqu'à ce jour, il n'y avait pas eu grand chose à leur reprocher... Mais s'ils disent vrai, madame, il n'y a plus que vous et moi qui ayons pu commettre la soustraction dont on accuse la poste de Saint-Martin.

Une pareille supposition, madame Chervis, est aussi indigne de vous que de moi, reprit Valérie avec noblesse; mais, de grâce, faites-moi connaître l'événement dont il s'agit, et gardons-nous d'incriminer personne avant d'y avoir mûrement pensé.

La réserve et le sang-froid de Valérie apaisèrent les transports des assistants. Madame Chervis elle-même parvint à recouvrer assez de présence d'esprit pour exposer en peu de mots la cause de cet émoi.

La veille au soir, étaient arrivées plusieurs lettres pour la Bastide-Vialard; mais le comte de Vaublanc ayant négligé de les envoyer chercher, contre son habitude, elles n'avaient pu être expédiées que le matin, à l'heure ordinaire de la distribution. Elles étaient donc restées pendant douze heures au moins dans le bureau de Saint-Martin. Or, le comte, en dépouillant sa correspondance, avait constaté un fait des plus graves.

Parmi ces lettres, il s'en trouvait une qui portait le timbre d'une ville voisine. On se souvient que M. de Vaublanc s'occupait alors de créer une compagnie de chemin de fer; la lettre en question lui était adressée par un propriétaire qui, désirant prendre un intérêt dans cette compagnie, avait jugé à propos de joindre à sa demande deux billets de banque de mille francs chacun, afin de payer sa souscription d'avance. La lettre était parvenue à son adresse, mais les billets de banque qu'elle eût dû contenir avaient disparu; et une incision, pratiquée adroitement à l'enveloppe, indiquait par quelle voie ces précieux oiseaux s'étaient envolés.

M. de Vaublanc, aussitôt qu'il s'était aperçu de la soustraction, avait envoyé un domestique à la direction de Saint-Martin pour lui dénoncer la prime, en même temps qu'il lui faisait remettre la lettre perforée comme preuve à l'appui.

Maintenant, qui pouvait être l'auteur du vol? Le piéton Jacques Dumoulin avait été chargé de porter la lettre à la Bastide-Vialard; mais il jurait ses grands dieux qu'elle était restée confondue avec les autres dans sa sacoche, et qu'il ne l'avait touchée qu'au moment de la remettre. D'ailleurs, il n'avait pas employé plus de temps qu'à l'ordinaire pour opérer sa tournée, et plusieurs personnes du pays l'avaient rencontré en chemin pendant qu'il se rendait tranquillement à son devoir. D'autre part, si la lettre dérobée était restée la nuit précédente dans le bureau de Saint-Martin, elle ne s'y était pas trouvée pourtant à la disposition du premier venu; elle

avait été soigneusement enfermée avec les autres paquets dans un coffre dont madame Chervis gardait la clef, et c'était seulement à l'heure du triage des dépêches qu'elle avait pu passer entre les mains de Thérèse ou de Fierre Fauchaux. Mais aucune irrégularité n'avait été remarquée dans le service de Fauchaux et de Thérèse, pas plus que dans celui de Jacques, et la disparition des valeurs semblait complètement inexplicable.

— Comprenez-vous, disait madame Chervis, ce niais, cet idiot, ce butor de bourgeois qui enferme dans une lettre simple des objets de cette importance ? Ne pouvait-il, pour quelques sous de plus, faire charger sa lettre et mettre ainsi l'administration en demeure de veiller sur elle ? Il sera bien puni de sa sottise, car la poste ne répond pas des valeurs non déclarées, et il perdra ses deux mille francs. Mais qu'il les perde ou non, madame, le bureau de Saint-Martin n'est pas moins déshonoré. L'administration va certainement ouvrir une enquête, la justice en ouvrira une autre, peut-être ; et, quand même l'administration et la justice ne s'en mêleraient pas, nous devons employer tous les moyens pour découvrir le coupable.

— Vous avez raison, madame Chervis, reprit Valérie d'un ton ferme ; notre honneur exige que la lumière se fasse sur ce déplorable événement. Eh bien donc ! puisque nous sommes tous ici plus ou moins intéressés à ce que la vérité soit connue, procédons sans retard à sa recherche.

En même temps Valérie, avec une lucidité, une sagacité qu'on n'eût pu attendre d'une femme si jeune et en apparence si peu expérimentée, se mit à questionner tour à tour chacun des assistants sur l'emploi de son temps pendant la soirée précédente et pendant la matinée, sur ses attributions, sur les remarques qu'il avait pu faire. Ils répondirent tous d'une manière satisfaisante, et il ne résulta de cet interrogatoire aucune charge contre eux.

Alors madame Arnaud voulut voir la lettre qui avait contenu les valeurs et qui avait été envoyée au bureau, comme nous l'avons dit, par le comte de Vaublanc. Elle la retourna longtemps, l'examina avec un soin minutieux. L'enveloppe était en papier fort et le cachet ne semblait avoir subi aucune altération jusqu'au moment où il avait été rompu par le destinataire. L'incision avait eu lieu latéralement, dans le sens du pli de l'enveloppe ; elle n'était pas très grande, et comme on avait pris soin, le vol consommé, d'en rejoindre les bords avec un peu de colle, il avait dû être presque impossible, au premier aspect, de reconnaître la fraude. Madame Arnaud constata ces particularités sans rien dire.

Tout à coup elle se tourna vers Dumoulin :

— Mon ami, lui dit-elle avec une indifférence simulée, n'avez-vous pas un canif, un couteau bien affilé pour que je puisse couper un échantillon de ce papier.

— Un canif, madame ! répliqua Jacques avec simplicité ; bagasse ! je n'en ai jamais eu, mais j'ai ma serpe dont je ne me sépare jamais, car on ne sait ce qu'on peut avoir à couper par les chemins.

Il tira de sa poche un couteau à lame recourbée, au grossier manche de corne, l'ouvrit, et, après l'avoir essuyé sur son pantalon, le présenta d'un air empressé à la directrice.

Celle-ci s'assura d'un coup d'œil qu'il avait été impossible d'opérer avec un pareil instrument l'incision délicate de l'enveloppe, elle écarta donc la serpe, en disant avec dédain :

— Que voulez-vous que je fasse de cela ? Vous, Fauchaux, ajouta-elle en s'adressant au boiteux, ne pourriez-vous pas me prêter un couteau plus commode ?

Pied-Boit, avec le même empressement que son camarade, exhiba un petit couteau de six sous, à lame branlante, sur laquelle on voyait encore la trace des oignons dont son propriétaire avait dû se régaler la veille au soir. Ce couteau était arrondi par le bout, et il semblait tout à fait inadmissible qu'il eût pu produire une incision nette et régulière comme celle de la lettre violée.

Valérie tourna le dos à Fauchaux.

— En vérité, dit-elle avec une impatience bien jouée, il n'y

a rien à faire de vos couteaux campagnards... Thérèse, ma bonne fille, ne sauriez-vous me tirer d'embarras ?

— Mon habitude n'est pas de porter de couteau sur moi, répondit la fructrice ; mais j'ai mes ciseaux qui ne me quittent guère... les voici.

Elle présenta une paire de ciseaux, qui, selon l'usage des femmes du pays, étaient suspendus à son côté par un long ruban de fil.

Madame Arnaud les prit et feignit de vouloir s'en servir, mais elle reconnut aussitôt qu'elle ne parviendrait jamais à couper du papier avec les ciseaux de Thérèse. Les deux branches en étaient si écartées, si peu tranchantes, qu'évidemment ce lourd ustensile n'avait pu exécuter la fine découpe dont il s'agissait. Aussi Valérie le rendit-elle aussitôt à la factrice d'un air d'humeur et elle continua d'examiner l'enveloppe de la lettre.

Thérèse et les deux piétons ne se doutaient nullement de l'inquisition dont ils venaient d'être l'objet ; mais madame Chervis avait compris les intentions de sa compagne, et elle l'observait avec étonnement et admiration.

Enfin, Valérie jugea à propos de faire connaître le résultat de ses observations, et elle dit à madame Chervis :

— J'en ai la certitude, madame, l'incision de la lettre ne peut être l'ouvrage des ciseaux de Thérèse, du couteau de Fauchaux ou de la serpe de Dumoulin. Je croirais plutôt qu'elle a eu lieu au moyen de ciseaux très aigus et très fins, tels que pourraient être des ciseaux à broder... Auriez-vous des ciseaux de ce genre, madame Chervis ?

— Moi, broder ? A quoi pensez-vous donc, ma chère ! Je n'ai jamais brodé de ma vie, et mes ciseaux diffèrent fort peu de ceux de Thérèse.

— Eh bien ! moi, poursuivit la jeune femme en souriant, je possède une paire de ciseaux à broder ; mais, par bonheur pour ma probité, ils reposent dans mon nécessaire que je n'ai pas eu le loisir de débailler encore. Maintenant, autre chose : quelle espèce de colle emploie-t-on chez vous pour réunir les bandes déchirées par mégarde et pour les autres usages du bureau ?

— Mon Dieu ! répliqua madame Chervis, on n'y met pas tant de façons... on emploie des pains à cacheter ou parfois un peu de pâte de farine que Thérèse confectionne dans sa cuiller à pot.

— Et vous n'avez ici aucune espèce de gomme, de colle à bouche... de la colle à bouche au citron, par exemple, comme celle dont on s'est servi pour refermer cette enveloppe après l'avoir coupée ?

— Que dites-vous, madame ? demanda madame Chervis très étonnée.

— Regardez.

Valérie remit la lettre à madame Chervis, et celle-ci put en effet constater que les deux bords de l'incision avaient été réunis au moyen d'une substance gommeuse, exhalant encore une odeur de citron légère, mais distincte.

— Eh bien ! ma chère, que concluez-vous de tout ceci ? demanda-t-elle.

— J'en conclus, répliqua Valérie avec fermeté, qu'il ne peut y avoir ici ni voleur ni voleuse, comme vous avez paru d'abord le croire. Nos employés n'ont eu leur possession ni l'instrument capable de produire une pareille coupure, ni la colle fine et parfumée qui a dû servir à la refermer. D'ailleurs, une pareille opération n'aura pu se faire à la hâte, debout et en marchant ; si j'en juge au contraire par la délicatesse et la précision de l'ouvrage, elle a sans doute pour auteur une personne commodément assise devant une table, ne manquant pas de temps et munie de tous les objets nécessaires. Enfin, comme la lettre ne portait aucune marque extérieure trahissant qu'elle contenait des valeurs, on doit croire ou que le malfaiteur connaissait l'écriture de l'adresse, ou bien qu'il avait une habileté prodigieuse à déviner, sous les plis de l'enveloppe, l'existence de billets de banque. Je vous l'ai dit, je vols à pas eu lieu à la poste de Saint-Martin, et il ne peut être imputé à nos gens.

Cette déclaration causa une joie inexprimable aux piétons et à la factrice. Thérèse leva les mains au ciel comme pour le remercier d'avoir ainsi fait éclater son innocence ; Dumoulin lâcha un juron provençal, tandis que Fauchaux disait en balançant son pied-bot :

—Ainsi donc, ce n'est pas moi, ni les autres, ni personne !... Je vais boire un fameux coup chez la mère Grinohet !

La sagacité de la jeune femme causait une sorte de ravissement à madame Chervis.

—Ah ça ! mais, savez-vous que vous vous y entendez ? s'écria-t-elle ; vous êtes vraiment une sinueuse... Et moi qui vous prenais pour une petite dame sucrée, ne sachant rien de rien !... Encore une fois, croyez donc à la mine ! Sur ma parole ! un juge d'instruction n'eût pas fait mieux... Voici la Thérèse, et Dumoulin, et Fauchaux, blancs comme la neige !

—Ah ! vous en convènez donc enfin ? dit la pauvre factrice.

—Ce n'est pas dommage ! grogna Jacques.

—Un moment, reprit madame Chervis ; nous sommes tous innocents ; la chose paraît claire ; mais il ne suffit pas que nous soyons réciproquement convaincus de notre innocence ; il importe que tout le pays, que l'administration des postes, que la justice en soient convaincus comme nous. Or, pour en arriver là, il faudra des pourparlers à l'infini, et la réputation d'un bureau est, voyez-vous bien, aussi délicate que la réputation d'une femme. Tout n'est donc pas fini... Deux mille francs ont été perdus, une lettre a été ouverte ; ce sont des faits positifs, cela. Des contestations vont s'élever, des procès s'engager ; l'administration laissera faire, c'est son droit ; pour quoi n'avait-on pas pris la précaution de charger cette maudite lettre ? Néanmoins, le bruit se répandra qu'à Saint-Martin on ouvre les dépêches, on dérobe l'argent, et notre considération à tous tant que nous sommes n'y gagnera rien.

—C'est vrai, cela, dit Thérèse tristement, on ne pourra plus aller dans le village le front levé.

—Écoutez, chère madame Chervis, reprit Valérie d'un air de réflexion ; je ne suis pas riche, comme vous pouvez le croire, et mon emploi est ma seule ressource ; mais il me serait possible de me procurer la somme soustraite et d'imposer le silence aux intéressés en les remboursant intégralement. Que dites-vous de cette idée ? Tout serait alors attribué aux désordres inévitables d'un début, et j'aurais l'air de payer mon apprentissage.

—Mais, puisque je vous dis, s'écria la vieille directrice, que, dans le cas actuel, la poste n'est pas responsable ? D'ailleurs songez donc... Les méchantes gens penseraient peut-être que, de votre part, cet acte ne serait pas une preuve de désintéressement, mais une restitution.

Valérie rougit de cette interprétation donnée à un sentiment délicat ; et, quoique habituée déjà aux expressions peu méauvées de la vieille directrice, elle ne put s'empêcher de dire.

—Ah ! madame, vous avez des mots bien malheureux.

Madame Chervis ne soupçonnait pas le moins du monde comment elle avait pu blesser sa compagne ; cependant, il y eut dans le bureau un silence embarrassé.

Ce silence permit d'entendre gratter timidement au guichet destiné à communiquer avec le public. Madame Chervis, furieuse d'être d'arrangée, se leva d'un bond et allait congédier lestement l'importun ou l'importune qui s'annonçait ainsi, quand la porte s'ouvrit et l'on vit entrer Jeanne Marsais plus humble et plus gauche qu'à l'ordinaire.

La directrice lui dit avec impatience :

—Allons ! que vous faut-il, la Jeanne ? Je n'ai pas de lettre pour vous.

Jeanne, qui se confondait en révérences, parut extrêmement troublée de cet accueil.

—Pardón, madame Chervis, répliqua-t-elle ; je n'aurais pas osé venir, parce que j'avais peur de vous déplaire, mais la Suzette m'a tant pressée, que je n'ai pu résister.

—Alors, que désirez-vous ? Nous sommes en affaires et nous n'avons pas de temps à perdre.

Jeanne, interdite et effrayée, gardait le silence.

—Vous déconcertez cette pauvre femme, reprit Valérie, et vous ne tirez rien d'elle en lui parlant sur ce ton... Voyons, Jeanne, poursuivit-elle avec affabilité, qu'avez-vous à dire, à madame Chervis ou à moi ?

—A toutes les deux, s'il vous plaît, madame la directrice, répliqua la paysanne, car madame Chervis est bonne aussi, quoique parfois un peu emportée... Donc, on assure dans le pays que vous vous trouvez l'une et l'autre dans la peine pour de l'argent perdu, et cela nous chagrîne beaucoup la Suzette et moi... Mais la chose est-elle vraie ?

—Comment ! c'est pour savoir cela que vous tombez ici comme une bombe ? s'écria madame Chervis avec rudesse ; on vous a conté des balivernes, la Jeanne Marsais ; mais quand même ces bruits seraient exacts, quel intérêt, votre fille et vous, pourriez-vous y prendre ?

—Ah ! c'est donc vrai ? vous en convènez donc ? Alors la Suzette avait raison, et notre tour est venu de vous rendre service.

—Quoi ? s'écria madame Chervis, pourriez-vous nous fournir des renseignements au sujet des deux mille francs qui ont disparu d'une manière si inconcevable ?

—Deux mille francs ! répéta la paysanne avec consternation.

Elle poursuivit aussitôt en baissant les yeux :

—Je ne sais rien, madame, je n'ai rien trouvé. La Suzette et moi nous ignorions que vous eussiez besoin de tant d'argent ; mais enfin, puisque vous vous trouvez réellement dans la peine, je vous apporte ce que nous avons. Il y a donc d'abord les quarante francs du Monsieur et puis les quinze francs de Noël, mon fils aimé... Mais là-dessus j'ai payé cinq francs sept sous à M. Bernard, le boulanger, et puis cinquante-deux sous de lait à la vigneronne, si bien qu'il ne reste plus...

—Ah ça ! ma chère, où voulez-vous en venir ?

—Eh bien ! madame Chervis, je vous apporte le reste : quarante-six francs cinq sous ; et Suzette et moi nous espérons que cela pourra vous aider à sortir d'embarras, vous et l'autre excellente dame. Vous n'aurez pas à vous gêner pour nous rendre cet argent ; comme on croit que nous en avons beaucoup, on ne refusera plus de nous faire crédit ; et puis il nous faut si peu !

En même temps elle tira du coin de son vieux mouchoir deux pièces d'or et quelque monnaie qu'elle offrit naïvement aux deux directrices.

Valérie était touchée jusqu'aux larmes d'un désintéressement où se montrait tant de simplicité et de grandeur ; mais madame Chervis ne vit pas la chose du même point de vue, et elle dit avec aigreur :

—Ah ça, êtes-vous folle ? A quoi donc pourrait nous servir...

—De grâce, chère amie, ne rudoyez pas cette digne femme ! interrompit Valérie ; son action est le plus bel éloge que l'on puisse faire de votre conduite dans ce pays, et vous devriez la citer plus tard comme un titre d'honneur.

Puis, se tournant vers la paysanne qui demeurait confuse :

—Mervei, ma brave Jeanne, continua-t-elle avec bonté ; gardez cet argent pour vos besoins et pour ceux de votre fille ; il nous est inutile. Nous ne vous sommes pas moins reconnaissantes de votre offre, et quant à moi, j'en garderai toujours le souvenir.

—Comme ça, vous ne voulez pas de mes quarante-six francs ? demanda Jeanne consternée.

Madame Arnaud allait répondre, quand un bruit de pas dans le vestibule annonça l'arrivée d'une personne étrangère ; au même instant on vint frapper au guichet et madame Chervis s'empressa d'ouvrir.

C'était Charles, le domestique de la Bastide-Vialard. Il présenta une lettre fermée d'un large cachet et dit poliment :

—De la part de mon maître, M. le comte de Vaublanc, pour madame Arnaud, la nouvelle directrice de Saint-Martin.

—Pour moi ? dit Valérie étonnée.

—Y a-t-il réponse ? demanda madame Chervis.

—Non, madame.

Charles toucha sa casquette et parti.

Valério s'empara de la lettre, qui en effet lui était adressée, et en rompit le cachet. Tout le personnel de la poste semblait éprouver des angoisses mortelles.

—Sans doute, le comte s'impatiente, dit madame Chervis, et il veut commencer les poursuites judiciaires.

—Nous serons tous mis en prison, s'écria Thérèse, que le bon Dieu ait pitié de nous !

—Eh ! bagasse ! puisque nous n'avons pas fait de mal ! dit Jacques Dumoulin, du canton sud.

—Pour moi, je n'y comprends rien de rien, murmurait Fauchoux, du canton nord.

Cependant, Valério avait parcouru rapidement la lettre.

—Nous n'en sommes pas où vous croyez, dit-elle à madame Chervis ; écoutez ce que m'écrit M. de Vaublanc :

Et elle lut au milieu du plus profond silence :

“Madame la directrice, toute réflexion faite, je désire ne donner aucune suite à l'événement que j'ai dû porter à votre connaissance par ma lettre d'aujourd'hui. La réputation du bureau de Saint-Martin est trop bien établie, ce bureau a été et est encore maintenant dirigé par des personnes trop honorables, pour que je veuille laisser planer sur lui la moindre suspicion. Je n'ai donc pas de peine à céder aux instances de ma fille à laquelle vous avez eu l'occasion ce matin de rendre un service dont je vous serai toujours reconnaissant. En conséquence, que cette fâcheuse affaire soit complètement mise en oubli ; je répondrai à la demande d'actions, comme si j'avais réellement reçu les fonds qui ont disparu ; et je suis heureux, madame, de trouver cette occasion de vous exprimer les sentiments de haute estime et de respect, etc.

“LEOPOLD, comte de VAUBLANC.”

Madame Chervis ignorait les circonstances auxquelles la lettre faisait allusion. Valério dut lui expliquer comment elle avait rencontré, le matin, les dames de Vaublanc, et comment elle avait eu, en effet, l'occasion de rendre un léger service à Emma.

—Parbleu ! voilà une aventure qui est arrivée bien à propos ! dit la vieille directrice ; je comprends maintenant pourquoi le comte se montre si radouci... Enfin, pour une raison ou pour une autre, l'honneur du bureau est sauf... vous l'entendez, vous autres ? poursuivit-elle en s'adressant aux piétons et à la factrice qui n'osaient croire à cet heureux dénouement ; vous pouvez maintenant retourner à vos occupations, et moins vous parlerez de cette histoire, mieux cela vaudra.. Ah ça ! la leçon va vous servir, j'espère, et vous allez redoubler d'exactitude et de zèle pour ne donner sujet à aucune plainte nouvelle. Thérèse, ma chère fille, vous prenez des airs d'importances qui ne vous conviennent pas, et votre orgueil pourrait vous perdre... Vous, Jacques, vous aimez trop à jaser avec telle ou telle petite guenon du voisinage ; et Fauchoux, au lieu de boire à tous les cabarets, ferait bien de se renforcer sur la lecture... Qu'on se le tienne donc pour dit et que l'on marche droit, si c'est possible !

Cette allocution magistrale qui terminait heureusement l'affaire pour les employés inférieurs de la poste, fut accueillie par de grandes démonstrations de joie.

—Ah ! madame, s'écria Thérèse, quoi que vous en disiez, je serai bien contente de pouvoir encore me promener dans le bourg, sans rougir ! Je fais vœu d'aller tous les matins, pendant neuf jours, en pèlerinage à la fontaine de Saint-Martin, pour remercier le bon saint de nous avoir tirés de ce mauvais pas.

—Mademoiselle Thérèse, reprit Jacques d'un ton hypocrite, ne me permettez-vous pas de vous accompagner ? J'étais le plus compromis, puisque j'avais été chargé de cette lettre de malheur, et je dois bien aussi des remerciements à saint Martin... D'ailleurs, la fontaine est à plus d'une demi-lieue d'ici, et vous aurez besoin de quelqu'un pour vous protéger par les chemins.

On n'entendit pas la réponse de Thérèse à cette proposition

si pleine de piété et de désintéressement ; Pied-Bot venait de relever son bâton et disait par forme de conclusion :

—Comme ça, tout est fini et l'on a la permission d'aller boire un coup ? Néanmoins, je ne sais pas encore comment une méchante lettre pouvait contenir tant d'argent ! Ce n'était pas un mandat sur la poste, un morceau de papier rouge, comme il y en a là... Mais alors, qu'était-ce donc ? Je vais demander la chose à la mère Grinchat qui est maligne.

Thérèse et les deux piétons sortirent ; alors, on remarqua la Jeanne Marsais qui se tenait humblement à l'écart.

Valério s'approcha d'elle pour la congédier aussi.

—Vous le voyez, ma bonne, lui dit-elle avec affabilité, tout s'arrange à merveille ; il n'y a pas de réclamation, et personne n'est compromis. Dites-le bien aux gens du pays : cette affaire était tout simplement un malentendu. Quant à vous, gardez votre argent et employez-le aux besoins de votre fille malade. Ne l'épargnez pas trop, car il en arrivera d'autre peut-être quand celui-ci sera dépensé... Adieu donc, revenez me voir souvent, et ni vous ni Suzette n'aurez lieu de vous en repentir.

La paysanne voulait répondre, mais un froncement de sourcils de madame Chervis coupa court à cette velléité ; Jeanne fit donc une révérence et quitta le bureau.

Quand les deux directrices se trouvèrent seules, madame Chervis dit à sa compagne :

—Quelle matinée, bon Dieu ! J'ai cru que j'en deviendrais folle... Eh bien ! ma chère, vous ne pouvez vous dispenser maintenant de venir avec moi à la Bastide-Vialard ?

—Oui, oui, madame, vous avez raison, répliqua Valérie avec vivacité ; malgré mon parti pris, une visite à la Bastide est maintenant indispensable pour moi, et si vous y consentez, nous partirons dans quelques instants.

—À la bonne heure ; j'approuve cet empressement. Ma foi ! nous devons un beau cierge au comte et surtout à la charmante demoiselle qui est parvenue à l'amadouer si vite ! Une pareille accusation, au début de votre carrière administrative, eût pu vous causer le plus grand dommage. On vous est tout au moins accusée de négligence ou d'incapacité. Dans l'état actuel des choses, au contraire, l'administration centrale ne saura rien, et aucune mauvaise note ne pourra être jointe à votre nom.

—Nous ne nous entendons pas, madame, répliqua Valérie froidement ; si je vais à la Bastide-Vialard, c'est afin de rendre plus nette ma situation. J'exposerai à M. de Vaublanc mes raisons de croire à l'innocence complète de nos employés, et, s'il admet ses raisons, je ne repousserai pas son offre généreuse. Mais s'il a cédé uniquement à des considérations d'une autre nature, comme, par exemple, aux sollicitations de sa fille, je me propose de refuser un sacrifice qui aurait pour seul mobile une humiliante pitié ; et alors, dussé-je vendre mes derniers bijoux, je dégageai la responsabilité qui pèse sur moi, à raison de mes fonctions.

—Que dites-vous ? demanda madame Chervis toute ébahie, vous refuseriez...

—Chère dame, nous n'avons pas un instant à perdre. Je vais passer dans ma chambre pour m'habiller ; songez de votre côté, à faire vos préparatifs. Thérèse gardera le bureau pendant notre absence.

Et elle entra dans la pièce voisine, tandis que madame Chervis disait avec stupéfaction :

—Quelle femme ! une princesse, une véritable princesse... bonne personne après tout, et qui ne manque pas de nerf !

Quelques instants plus tard, madame Chervis, affublée de son célèbre châla et coiffée de son chapeau à plumes, se dirigeait vers la Bastide-Vialard, avec la jeune directrice dont le simple costume noir avait toujours, comme en dépit d'elle-même, un cachet d'élégance et de bon goût.

VII

LE SALON DE LA BASTIDE

Vue de près, la Bastide-Vialard ne démentait pas l'idée de

grandeur et de magnificence que le voyageur pouvait en prendre de loin. Elle avait été construite par un ancien négociant de Marseille nommé Viillard, d'où on l'avait d'abord appelée *Folie-Viillard*, puis *Bastide-Viillard*, et le comte de Vaublanc, son propriétaire actuel, s'était plu à l'embellir à grands frais.

C'est dans le salon d'éto de la Bastide-Viillard que nous allons retrouver plusieurs personnages de cette histoire, un peu avant l'arrivée de madame Clervis et de Valérie.

Sur un canapé de satin, apporté là pour la circonstance, était couchée mademoiselle Emma de Vaublanc. L'entorse n'avait pas sans doute une gravité extrême, car le docteur, après avoir examiné le petit pied endolori, s'était contenté de prescrire le repos et des compresses camphrées. La jeune fille, redoutant les ennuis de sa chambre solitaire, avait voulu être transportée dans la salle où se tenait habituellement la famille, et, soit force morale, soit qu'en effet la lésion ne fût pas bien douloureuse, Emma prenait part à la conversation avec sa gaieté ordinaire.

Sa mère, assise auprès d'elle, devant une chiffonnière en incrustations de Boule, travaillait à un ouvrage de broderie. La comtesse, débarrassée du chapeau et de la mantille qui, le matin, cachaient en partie ses beaux cheveux blancs soigneusement frisés et sa taille élancée, avait l'extérieur d'une très-jeune femme. A la vérité, la pose savante qu'elle avait prise en tournant le dos à la fenêtre, sous prétexte que la grande lumière offensait sa vue, contribuait à l'illusion et empêchait de voir l'épaisse couche de poudre de riz qui rehaussait le lis de son teint. Elle travaillait distraitement et prêtait l'oreille au babillage du baron de Puyssieux, qui s'évertuait à amuser les dames avec ces banalités en usage dans le monde.

Un groupe tout adhérent se trouvait à l'autre extrémité du salon.

L'ingénieur Gérard examinait, au moyen d'une loupe, de nombreux échantillons de roche posés sur une table et étiquetés avec soin. Il ne prononçait pas une parole, mais cette étude n'absorbait pas assez pour l'empêcher de jeter parfois un regard oblique vers les dames et le baron.

A quelques pas de lui, M. de Vaublanc, le maître du logis, parcourait un manuscrit volumineux dont la lecture appelait sur son front des plis de mécontentement. Le comte de Vaublanc avait alors une cinquantaine d'années; mais ses cheveux presque blancs, ses traits usés par les soucis des affaires, et aussi la négligence de sa mise, pouvaient faire croire à un âge plus avancé. Il était de moyenne taille, peu chargé d'embonpoint, et chacun de ses mouvements trahissait une activité fiévreuse que ne démentait pas son caractère.

En effet, M. de Vaublanc, riche de sa fortune patrimoniale et de la dot considérable de sa femme, eût pu vivre largement de son revenu, soit à Paris, soit dans cette province reculée. Mais l'humeur inquiète, le besoin de jouer un rôle, le désir d'augmenter cette richesse qu'il n'avait pas acquise, l'avaient poussé, depuis quelques années, vers les hautes spéculations, et il y trouvait des émotions qui plaisaient à sa nature nerveuse, à son imagination ardente. Par malheur pour lui, ses premières opérations avaient favorablement tourné; il croyait avoir le *génie des affaires*; et, plein de confiance en lui-même, il se livrait à ses goûts entreprenants qui, dans un moment donné, pouvaient avoir les plus funestes conséquences.

Comme nous l'avons dit, son extérieur négligé contrastait avec la splendeur de l'appartement et avec la riche toilette de sa femme et de sa fille. Il portait une vieille jaquette de coutil, un pantalon usé et des pantoufles. Une de ses mains était enfoncée dans sa poche, tandis que l'autre tenait le manuscrit qu'il était en train de feuilleter. Tout en lui attestait l'insouciance ou la distraction de l'homme occupé, qui, comptant pour rien les futilités de la forme, s'attache uniquement aux réalités sérieuses.

Pendant que le comte et Gérard travaillaient silencieusement, le baron de Puyssieux redoublait de verve et de gaieté auprès des dames qui paraissaient fort reconnaissantes de ses efforts. On a dit déjà que le baron avait des vues sur mademoiselle Emma; mais il était trop expérimenté pour ne pas

comprendre le danger de faire une cour directe et assidue à la fille, quand la mère, encore jeune et belle, n'avait pas renoncé à certaines prétentions; aussi adressait-il ses galanteries à la comtesse, et, par une habile tactique, il cherchait à captiver la mère afin de réussir plus sûrement auprès de sa fille.

M. de Puyssieux brodait en ce moment sur un thème qu'il savait être également agréable à l'une et à l'autre; il s'agissait d'un voyage que la famille de Vaublanc devait faire à Paris l'hiver suivant.

— J'ai déjà tout arrangé avec ce cher comte, disait-il avec assurance; on n'obtient rien des ministres si l'on ne les voit journellement, et M. de Vaublanc avancera plus ses affaires en quelques semaines de séjour à Paris, qu'il ne le ferait ici en dix ans. Je vous aiderai à monter votre maison, je vous présenterai dans le monde officiel. Le comte aura besoin de jeter un peu de poudre aux yeux, et pour cela, il devra mener un train de fermier général ou de fournisseur au temps de l'Empire; ainsi seulement on arrive aux grandes affaires... J'espère, ajouta-t-il en adressant à Emma un fin sourire, que mademoiselle de Vaublanc sera assez bien remise de son entorse pour briller parmi les plus intrépides danseuses parisiennes?

— Vous vous moquez de moi, monsieur le baron, répartit Emma d'un air boudeur; cependant je souffre réellement!

— Vous souffrez? demanda Puyssieux avec un intérêt si bien joué qu'il donna le change à la jolie malade elle-même.

— Oh! il n'y a pas trop sujet de s'alarmer, répliqua-t-elle; certainement, je pourrai danser l'hiver prochain.

— Mais, monsieur le baron, reprit la comtesse, vous qui connaissez si bien les usages, seriez-vous d'avis que je présentasse sitôt Emma dans le monde? Songez donc qu'elle n'a encore que dix-sept ans.

— Dix-huit, chère maman, répondit mademoiselle de Vaublanc, avec vivacité; ce n'est pas moi qui vous contredis, mais mon acte de naissance... Dix-huit, si je sais bien compter; et à cet âge, vous étiez déjà mariée à mon excellent père.

— Bon Dieu! dit la comtesse, cette petite est terrible avec son état civil!... A la vérité, j'ai été mariée si jeune, si jeune. Je n'étais qu'une enfant moi-même.

— Autrement, en effet, reprit M. de Puyssieux avec aplomb, une jeune personne de qualité se mariait dès sa sortie du couvent, et elle paraissait pour la première fois dans le monde au bras de son mari. Mais les mœurs ont changé, et, même au faubourg Saint-Germain, on n'est plus aussi rigoureux à l'égard des jeunes demoiselles. Chez la princesse de C***, où je puis vous promettre l'accueil le plus empressé, mademoiselle Emma trouvera de nombreuses compagnes, tout aussi jeunes qu'elle; quoique certainement aucune ne puisse lui être comparable sous d'autres rapports... Quant à moi, ajouta-t-il aussitôt, comme s'il avait hâte de rétablir l'équilibre un moment rompu entre deux forces égales; je vois d'ici l'étonnement de la bonne compagnie parisienne, quand elle apprendra que les dames de Vaublanc ne sont pas les deux sœurs! Personne n'y voudra croire et je m'attends à être appelé plus d'une fois en témoignage.

La comtesse et sa fille semblaient trouver plaisir l'une et l'autre à écouter ces fadeurs adroitement calculées.

Emma souriait, tandis que la mère répondait en minaudant:

— Vous nous flattez, monsieur le baron; je ne suis plus une enfant, et Emma n'est pas encore une femme, quoi qu'elle en dise... Mais, s'il faut l'avouer, l'approche du jour où nous irons nous établir à Paris, pour toute une saison, me cause un certain effroi. Jusqu'ici, vous le savez, M. de Vaublanc a fait seul d'assez long séjours dans la capitale; ma fille et moi, nous ne nous y sommes arrêtés qu'en passant... Quel accueil recevront de pauvres provinciales dans cette société choisie dont vous parlez?

— Je vous prédis, au contraire, le succès le plus étourdissant. La grâce, l'esprit, la beauté sont de tous pays; seulement, à Paris, on apprécie ces qualités plus que partout ailleurs. Les hommages, qui vous attendent là-bas, l'auront bien une autre

valeur que ceux auxquels vous êtes habituées dans cette province où se fourvoie si rarement un véritable homme du monde ; vous serez entourées de toutes les soumités de l'administration, de la richesse, de l'intelligence ; vous aurez un cadre digne de vous. Vous serez débarrassées enfin, ajouta-t-il d'un ton dédaigneux en baissant la voix, de ces notabilités de département, de ces supériorités de sous-préfecture, dont la nullité et les manières communes ont dû vous blesser bien des fois, quoique vous les supportiez avec tant de courage et de résignation !

Ces allusions blessantes s'adressaient évidemment à Gérard ; Emma ne put s'empêcher de dire avec humeur :

— Ah ! monsieur le baron, vous êtes bien sévère pour nos amis !

— Il faut savoir se contenter de ce qu'on a, répliqua la comtesse.

— Peut-être ; mais certaines amitiés sont trop précieuses pour qu'on les prodigue au premier venu. A Paris, vous rencontrerez dans les salons, dans les lieux de réunion, dans les rues, partout, les plus grands personnages, les chefs de service, les officiers du grade le plus élevé ; nul n'y fait attention, ils sont confondus dans la foule et le même niveau passe sur tous. Ici, au contraire, le moindre employé trouve, dans son isolement une valeur singulière. Le plus obscur gratte-papier est une puissance ; le plus infime commis, une autorité ; la plus obscure charge publique donne droit au respect. Tel qui est bon seulement à inspecter des tas de cailloux sur route royale s'intitule *monsieur l'ingénieur*, et il est reçu dans les meilleures maisons. . . Tout à l'heure encore, mademoiselle Emma elle-même ne s'est-elle pas crue obligée de se confondre en politesses avec la dame vêtue de noir, que nous avons rencontrée dans l'avenue, parce que cette dame est, paraît-il, la directrice des postes du village voisin ?

La mère et la fille, éblouies par la façon de Puyssieux, par la parfaite connaissance du monde qu'il s'attribuait, semblaient un peu confuses de ces critiques. La comtesse reprit :

— Comment donc faire, à moins de ne recevoir personne ?

Mais je croyais que M. de Puyssieux avait été autrefois lui-même fonctionnaire public en province ?

— En effet, madame, j'ai accepté jadis une certaine charge en Bretagne ; c'est là, j'en conviens, un de mes péchés de jeunesse. Mais mon erreur a été courte ; je n'ai pas tardé à donner ma démission, afin de reconquérir ma chère indépendance et de venir me réchauffer à notre brillant soleil parisien. Depuis ce temps, aucune sollicitation n'a pu me décider à sacrifier de nouveau ma précieuse oisiveté ; et m'offrit-on même une préfecture. . .

— Cependant, interrompit la comtesse, vous êtes dans les Basses-Alpes, et nous espérons que vous y séjournerez une partie de l'été.

— Ah ? c'est bien différent ! répliqua le baron avec un regard et un soupir qui en disaient plus qu'un long discours.

Toutefois, le soupir et le regard étaient assez adroitement dirigés pour que la mère ou la fille pût également les croire à son adresse. Emma reprit de son petit ton décidé :

— Quel que soit votre dédain pour les fonctionnaires de province, monsieur le baron, je vous prie de vous montrer indulgent à l'égard de ceux que vous pourrez rencontrer ici. Il en est que nous estimons fort et qui méritent notre affection. . . N'est-il pas vrai, chère maman ?

La comtesse fit distraitement un geste d'approbation.

— Quant à la nouvelle directrice des postes, continua Emma, si elle se présentait à la Bastide (et elle s'y présentera, j'en suis sûre !), vous n'oublierez pas, je l'espère, qu'elle m'a sauvé la vie, ou peu s'en faut, et qu'à ce titre elle a droit à ma reconnaissance.

— Et à la mienne autant qu'à celle de personne, répliqua le baron avec chaleur, bien que peut-être votre bonté exagère les services de cette dame. Enfin, si mademoiselle de Vaublanc l'exige. . .

— On aurait pu croire ce matin, monsieur, dit la comtesse

en interrompant son travail, que vous aviez déjà été en rapport avec notre nouvelle directrice ?

— D'abord, en effet, une ressemblance singulière m'avait donné à penser. . . Mais je me suis bientôt aperçu de ma méprise ; je n'ai jamais eu de relations personnelles avec la poste aux lettres, que je sache.

Peut-être allait-on questionner Puyssieux sur cette dame inconnue dont la ressemblance avec madame Arnaud l'avait frappé, quand une conversation, qui s'était établie d'abord à voix basse entre le comte et Gérard, à l'autre bout du salon, s'anima insensiblement et finit par attirer exclusivement l'attention.

On se souvient que M. de Vaublanc, poussé par ses manies de spéculation, avait pris un intérêt dans l'entreprise du percement d'une montagne à travers laquelle devait passer un chemin de fer. C'était afin de consulter le jeune ingénieur à ce sujet que le comte l'avait mandé à la Bastide-Vialard ; les échantillons de pierre qu'examinait Gérard provenaient des sondages opérés sur le terrain que devait traverser la tunnel en voie d'exécution.

Gérard avait terminé son examen et rejeté avec découragement le dernier morceau de roche ; le comte lui demanda d'un air empressé trahissant le vif intérêt qu'il prenait, à cette question :

— Eh bien ! qu'en dites-vous, Gérard ? Touchons-nous enfin à l'extrémité de cette masse maudite qui donne tant de peine aux ouvriers et nous cause tant de dépenses ?

— Je n'oserais l'assurer, répliqua l'ingénieur avec tristesse ; je regrette vivement, bien vivement, que vous vous soyez engagé dans cette affaire !

— Comment ! dit le comte en pâlisant, ces échantillons ne prouvent-ils pas que nous allons atteindre un terrain moins résistant ?

— Ces échantillons ont été pris à la surface du sol, tout au plus à trente ou quarante mètres de profondeur ; ils ne prouvent rien contre cette masse de granit qu'on pourrait appeler le *noyau* de la montagne et qui présente des difficultés terribles. A mon avis, la roche deviendra de plus en plus dure, à mesure que vous approcherez du centre, et vous n'y êtes pas encore arrivé.

— Plus dure ! répéta M. de Vaublanc avec une sorte de colère ; et comment pourrait-elle être plus dure ? Les outils les mieux trempés s'ébrèchent ou se brisent sur elle. Cinq cents ouvriers travaillent pendant vingt-quatre heures pour faire avancer l'ouvrage de quelques centimètres. La mine elle-même n'a plus aucun résultat ; la poudre brûle comme une fusée sans produire de détonation, sans parvenir à désagréger cette roche maudite ; c'est du porphyre, du diamant ; aucune force humaine n'en peut venir à bout.

Le comte s'exprimait avec une sorte de désespoir ; il poursuivait bientôt.

— Malheureusement, Gérard, votre opinion se trouve confirmée par le rapport que voici, où l'on énumère les difficultés de l'opération. Cet imbécile de Fortin, l'entrepreneur auquel je me suis associé, n'a rien su prévoir ; craignant toujours que l'exécution du tunnel ne fût adjugée à un autre, il a soumis au prix le plus bas. Il a déjà englouti les sommes énormes que je lui ai avancées ; celles qui ont été avancées par le gouvernement, et nous ne sommes pas à la moitié de l'ouvrage. On me demande encore de l'argent, sous peine d'interrompre les travaux. . . Si cela continue, toute ma fortune y passera.

Ces dernières paroles étaient dites si bas que l'ingénieur les devina plutôt qu'il ne les entendit.

— Mon cher de Vaublanc, répondit Gérard, ne perdez pas courage ; je me trompe peut-être. . . D'ailleurs, il doit exister quelque moyen de vous soustraire à ces obligations fâcheuses. Si vous y consentez, je verrai le préfet, et je tâcherai d'obtenir. . .

— C'est cela, dit le comte avec amertume, rendre publiques ma déconvenue, l'ignorance de Fortin et ma propre sottise ?

Voyons, Gérard, ne vaudrait-il pas mieux laisser aller les choses et chercher une compensation d'un autre côté ? Si j'obtenais la concession du chemin de la Corniche, je pourrais aisément réparer ce désastre partiel. Ma compagnie est toute prête ; nous avons déjà plus de cent millions de souscrits. Les avantages que je me réserverais comme directeur non-seulement couvriraient les pertes causées par le percement de ce fatal tunnel, mais encore tripleraient ma fortune... Ne pourriez-vous me faciliter les moyens d'obtenir cette concession ? Vous avez des connaissances, des amis dans les notabilités compétentes, et vous n'obligeriez pas un ingrat.

—Hélas ! mon cher comte, c'est dans une sphère supérieure à la mienne que s'accordent ces hautes faveurs administratives, soumises du reste à des règles inflexibles, et il ne m'appartient pas de me targuer d'un crédit que je n'ai pas.

—Bah ! vraiment ; j'avais pourtant espéré... Heureusement que je ne suis pas trop dépourvu. Plusieurs pairs de France, plusieurs députés influents m'ont demandé des actions et agissent énergiquement pour le bien de l'entreprise. D'autre part, Puyssieux pourra nous donner un bon coup d'épaule. Il nous procurera de puissantes protections à Paris, et, le moment venu, il fera pencher la balance de notre côté. Cependant il faut qu'il se hâte, car ce tunnel commence à me donner de cruelles inquiétudes... Eh bien ! Puyssieux, ajouta-t-il en élevant la voix, avez-vous reçu des nouvelles ce matin ?

Le baron, se retournant à demi, répliqua négligemment :

—Pas encore, mon cher Vaublanc ; je ne sais ce qu'ils font là-bas ; mais les absents ont toujours tort, vous savez ?

—Vous n'avez pourtant pas négligé d'écrire, comme vous me l'aviez promis ? demanda le comte qui se rapprocha de lui et fut suivi de Gérard.

—Non, non ; j'ai adressé, il y a trois jours, au *petit* Chaville, le secrétaire, le bras droit du ministre, une lettre pressante. Chaville est mon camarade de collège, et s'il ne nous sert pas chaudement, je le mènerai bon train. Quand au duc de C***, dont l'influence est si grande à la chambre, il nous appartient et se jettera en avant quand nous voudrons ; je réponds de lui corps pour corps.

—A merveille ! répliqua M. de Vaublanc en se frottant les mains ; mais l'époque de l'adjudication du chemin de la Corniche est encore bien éloignée, baron ; serait-il impossible de la faire avancer ?

—On pourrait en toucher deux mots à Chaville, et si vous y tenez absolument...

—Bon Dieu ! messieurs, interrompit la comtesse, ne sauriez-vous trouver des sujets de conversation moins maussades ? Actions, chemins de fer, travaux, entreprises, sont-ce là des choses bien divertissantes pour ma fille et pour moi ?

—Et encore quand je suis souffrante ! dit Emma d'un ton plaintif.

—Allons ! allons ! répliqua M. de Vaublanc en s'efforçant de sourire, ces questions ont beaucoup plus d'importance que vous ne pensez, même pour vous... Comment les femmes pourraient-elles parler dentelles, cachemires et bijoux, si les maris et les pères ne parlaient pas quelquefois rentes, revenus, bénéfices et argent ?

—Ces dames me rendront justice, dit le baron ; ce n'est pas moi qui le premier ai conduit la conversation sur un terrain qui leur déplaît. Mais il est des influences, pour ainsi dire, fatales ; elles imposent aux bouches les plus rebelles les mots utilitaires de moellons, terrassements, tranchées et bûches... Il y a trois jours qu'il s'agissait seulement à la Bastide-Vialard de beaux-arts, de littérature, de concerts et de théâtres.

Cette allusion hostile attira une vive rougeur sur le visage doux et tranquille du jeune ingénieur.

—C'est à moi sans doute, dit Gérard se contenant à peine, que M. de Puyssieux attribue ce rôle fâcheux de trouble-fête ; néanmoins, je pourrais lui répondre que des moellons et des terrassements sont au moins des réalités, tandis que certains brillants projets, certaines promesses audacieuses, ne sont évidemment que des chimères.

—Que voulez-vous dire, monsieur ? s'écria Puyssieux en se redressant.

—Rien autre chose que ce que je dis ; seulement, je supplie mon digne ami, M. de Vaublanc, de ne pas oublier mes paroles.

—Messieurs Gérard, je vous invite...

—Vous avez tort tous les deux, jeunes gens, interrompit le comte avec beaucoup d'autorité ; vous, Puyssieux, vous savez bien qu'on a de fortes raisons ici pour parler de travaux et de matériaux, en présence de Gérard comme en son absence... Quant à vous, Gérard, il ne vous appartient pas de révoquer en doute, sans motifs, le crédit de M. de Puyssieux, crédit donc j'ai besoin et sur lequel je compte... Allons ! messieurs, ce sont là des enfantillages, et par égard pour moi, vous n'insisterez pas sur ce sujet.

L'un et l'autre protestèrent que tout était fini ; mais leur teint enflammé, leurs regards ardents ne laissaient aucun doute sur la colère dont ils étaient animés intérieurement.

La comtesse ne paraissait pas bien comprendre la rivalité qui existait entre ses hôtes et elle s'occupait distraitement de sa broderie. Mais Emma était pâle, frémissante ; regardant tour à tour Puyssieux et Gérard, elle murmurait d'une voix étouffée :

—Ah ! messieurs, messieurs, pouvez-vous me causer de pareilles frayeurs ?

Un silence gêné régnait dans le salon, quand un domestique vint annoncer que les deux directrices des postes de Saint-Martin désiraient voir M. et mesdames de Vaublanc. La nouvelle de cette visite, qui allait faire diversion au malaise général, fut bien accueillie de tous ; mais Emma se montra particulièrement satisfaite. Passant d'un sentiment à l'autre avec une extrême mobilité, elle se souleva, sans songer à ses souffrances, et dit en battant des mains :

—Ah ! je savais bien, moi, qu'elle viendrait !

La comtesse haussa les épaules :

—Ah ça ! mon enfant, lui dit-elle, tu t'es donc affolée de cette femme ?

—Que voulez-vous, maman ? répondit naïvement Emma, elle me plaît... Et puis, oubliez-vous qu'elle m'a sauvé la vie ?

En ce moment, madame Chervis et madame Arnaud entrèrent dans le salon.

FIN

L'épisode qui fait suite a pour titre :

BON SANG NE PEUT MENTIR

CASTOR-FLUID. On devrait se servir pour les CHEVEUX de cette préparation délicate et rafraîchissante. Elle entretient le scalp en l'bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure, indispensable pour les familles. 25 CTS. LA BOUTEILLE.

HENRY R. GRAY, Chimiste-Pharmacien, 44 RUE ST-LAURENT

MONTREAL

LA BIBLIOTHEQUE A 5 CENTS

est publiée aux prix suivants

UN AN, \$2.50—SIX MOIS, \$1.25

Strictement payable d'avance

LE NUMERO - - 5 CENTS

POIRIER, BESSETTE & CIE

ÉDITEURS PROPRIÉTAIRES

Boite B. P. 138

MONTREAL

NUMEROS PARUS

VOLUME I

- 1 La Goelette Mystérieuse
- 2 Un Revenant
- 3 La Jeune Sibérienne
- 4 La Femme au doigt coupe
- 5 Les Trois Chercheurs de pistes
- 6 La Perle Noire
- 7 Tolla
- 8 L'Abîme
- 9 Le Banquier des Pirates
- 10 L'Archipel en feu
- 11 Tancred de Rohan
- 12 Nora
- 13 Le Petit Vieux des Batignoies
- 14 Une Passion Indienne
- 15 L'Epave du Cynthia
- 16 Le Secret de Patrick O'Donoghue
- 17 L'Héroïne du Désert
- 18 La Rose Blanche
- 19 Le Dernier des Enfants d'Edouard
- 20 L'Incendiaire
- 21 Un Duel au Désert
- 22 Le Pêcheur de Paris
- 23 Les Frères de la Côte
- 24 Les Voleurs de Chevaux
- 25 La Chasse aux Brigands
- 26 Le Peau Rouge

VOLUME II

- 1 Dragonne et Mignonne
- 2 Le Chevalier de Lanoy
- 3 Le Crime de Pierrefitte
- 4 La Révélation
- 5 Colomba
- 6 La Vengeance Corse
- 7 Le Fou Yégo
- 8 L'Invasion
- 9 Le combat de Falkenstein
- 10 Un Enlèvement sous la Régence
- 11 Les Chevaliers de l'As de Pique
- 12 La Fille de Margared
- 13 L'Heritage Fatal
- 14 Le Jettatore
- 15 Le Diamant Caribé
- 16 Camille
- 17 Le Testament du Commandeur
- 18 Une Famille Corse
- 19 La mort de Pierre Duvernoy
- 20 La Folle
- 21 Le Sacrifice de Germaine
- 22 La Vengeance
- 23 La Justice de Dieu
- 24 L'Honnête Criminel

AU BON MARCHÉ MAISON ALPHONSE VALIQUETTE

1869—RUE NOTRE-DAME—1871

La guerre est déclarée dans le commerce de TAPIS, mais la maison par excellence pour la qualité et les prix, est le

—(AU BON MARCHÉ)—

Meilleur Tapis Brussels à \$1.00 par verge. Meilleur Tapis Tapestry à 65 cts la verge.
Très bon Tapis Brussels à 75 cts par verge. Bon Tapis Tapestry à 25 cts la verge.

PRELARTS Le plus grand assortiment pour faire votre choix en Prelarts anglais, américain et canadien. Prelarts l'opais 20 cts la verge.

SPECIAL Grande vente de Rideaux en Net et en Soie, Poils, Corniches, Rags, Mattes, Tapis en Cocoa, et toutes fournitures de maison.

Toujours la meilleure valeur pour votre argent AU BON MARCHÉ.

MAISON ALPHONSE VALIQUETTE

En face de l'AMERICAN HOUSE

"LA MUSE POPULAIRE."—Ohansonnier noté (volume relié de 500 pages) comprenant 108 romances et chansons et 34 chansonnettes et ohansons comiques. Prix \$1. En envoyant ce montant au bureau de ce journal vous recevrez le volume par le retour de la maille.

LE PLUS GRAND ASSORTIMENT DE Bijoux et d'Objets de Fantaisie

se trouve chez

FOUCHER, FORTIER & CIE

No 865, RUE STE-CATHERINE

Les dames et messieurs trouveront toujours dans cette florissante maison le choix le plus varié de montres en or et en argent, payable à la semaine, aussi bon marché que pour du comptant. On sollicite une visite.

L'IMPRIMERIE GENERALE

exécute avec diligence toutes espèces de commandes typographiques sous le plus bref délai.—Prix modérés

CHARLES BELLÉAU, Gérant

45, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL.

ETABLIE EN 1863

G. CONSTANTINEAU

Ecoles, Fournaies et Ustensiles de Cuisine

AGENT POUR

"DUNDAS STOVE CO."

Manufacture canadienne pour leur

FOURNEAU ELECTRIQUE

qui a remporté le PREMIER PRIX à la dernière Exhibition 1950, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.

Avant d'aller ailleurs, les familles sont priées de faire une visite chez

L'ABBÉE ET CIE

FRANCAIS DE

FERRONNERIES, PEINTURES, VAISSELLES

HUILES, VERNIS, VERRES

Ontre d'avoir un grand assortiment, ses prix sont si bas qu'ils ne craignent aucune concurrence. N'oubliez pas l'adresse:

No. 587, RUE STE-CATHERINE, MONTREAL

A l'Enseigne du Coq en Vitrail.

LORGE & CIE

21—RUE SAINT-LAURENT—21

MONTREAL

La réputation de la maison LORGE & CIE est établie depuis longtemps. Partout où elle a exposé elle a enlevé les premiers prix dans tous les genres dans lesquels elle a concouru.

Cette maison de premier ordre apporte le plus grand soin à se tenir constamment au courant des modes les plus nouvelles et sa vaste clientèle ne fait qu'augmenter de jour en jour.

Chapeaux de soie et de feutre, de toutes saisons. Bonnets de fourrures en tous genres et fourrures diverses.

Les personnes qui désirent avoir des articles de premier choix ne peuvent mieux faire que de s'adresser à la maison

LORGE & CIE, 21 Rue St-Laurent.